OEUVRES PROVENÇALES DU DOCTEUR L. D'ASTROS, AVEC UNE NOTICE...

Joseph-Jacques-Léon d' Astros



NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

M. JOSEPH-JACQUES-LÉON D'ASTROS

DOCTEUR EN MÉDECINE

Membre de l'Académie des Sciences, Agriculture, Arts et Belles-Lettres d'Aix. [1]

Il est des hommes dont on ne saurait trop faire connaître la vie, parce que cette vie entière fut un modèle accompli de sagesse, de vertu et d'amabilité, et qu'il n'y a pas de meilleur moyen de travailler au perfectionnement moral des autres, que de mettre sous leurs yeux de pareils modèles et de les proposer à leur imitation.

C'est mû par cette idée encore plus que par un sentiment de piété filiale, que j'ai entrepris de donner quelques détails sur la vie et les travaux de M. le docteur d'Astros, et de retracer quelques-unes des belles qualités que j'ai le plus admirées dans cet oncle chéri à l'égal d'un père.

Joseph-Jacques-Léon d'Astros naquit à Tourves, bourg de Provence, le 15 novembre 1780, d'une ancienne et honorable famille issue des Vintimille, qui

[1] Extrait des Mémoires de l'Académie d'Aix.

se recommandait par des vertus héréditaires et un long exercice de la charge de premier Consul de la commune où elle était venue s'établir.

Son père, Jean-François-Louis d'Astros, avait été reçu avocat au Parlement de Paris et remplissait à Tourves les fonctions de notaire royal. C'était un homme d'un esprit orné et délicat, qui cultivait la poésie, et se faisait remarquer par les agréments de son langage, au château de Tourves, alors justement appelé le temple du goût, des plaisirs et des arts. Il y a de lui des vers charmants adressés au comte de Valbelle, ainsi qu'aux grandes dames et aux personnages distingués reçus à la cour de cet opulent et gracieux seigneur.

Un soir que le comte avait chez lui une brillante compagnie, à l'heure du souper, M. d'Astros, déguisé en courrier, vint apporter un paquet contenant six petites lettres en vers, chacune à l'adresse d'une des dames invitées. Celle pour Mme de Régina mettait dans la bouche de cette dame, parlant au comte de Valbelle, les vers que voici :

Tout offre à nos regards tant de magnificence,
Tant de goût et tant d'élégance,
Qu'on n'a rien vu d'égal à ce qu'on voit ici.
Chez vous trop de richesse abonde.
Mais pour que tout soit assorti,
Je n'y regarde rien aussi
Qu'avec les plus beaux yeux du monde.

Le pli adressé à Mme d'Arcussia, contenait ce quatrain :

A M. Bouret (peintre).

Sur une toile un peintre habile
Les trois Grâces nous étala.
Si vous peignez Arcussia,
Dans une on en trouvera mille.

Cependant il ne faudrait pas se figurer que l'auteur de cette galanterie se ressentît des mœurs trop libres du château. Sa conduite fut toujours exemplaire et conforme à la morale la plus pure.

La mère du docteur d'Astros, Marie-Magdeleine-Angelique Portalis, la sœur bien-aimée de Portalis l'ancien, était une femme d'une grande vertu, d'un sens exquis et d'une intelligence élevée, digne en tout de la prédilection de son illustre frère.

Sous de tels parents, le jeune Léon d'Astros reçut la meilleure des éducations que l'enfance puisse recevoir au foyer domestique, n'ayant sous les yeux que de bons exemples, et n'entendant que des paroles pieuses, aimables et douces, faites pour rester gravées dans son cœur. Malheureusement il perdit de bonne heure son excellent père, mort le 6 octobre 1789, au début de notre grande Révolution, et deux ans après, sa sainte mère, obligée de s'éloigner de Tourves sous le coup des persécutions dirigées contre l'abbé d'As-

tros, son fils aîné, terminait dans l'exil sa vie minée par le chagrin.

L'abbé d'Astros devint ainsi, à l'âge de 19 ans, le chef de la famille et le précepteur de son jeune frère qu'il ne pouvait placer dans un collége, en ce temps de troubles et de désorganisation sociale. Or, pour lui, que de difficultés dans l'accomplissement de ce pieux devoir qu'il conduisait de front avec l'achèvement de ses propres études ecclésiastiques ! Plus d'une fois l'abbé eut encore à se cacher ou à fuir. Un moment même, atteint par la réquisition générale de 1793, il se vit contraint d'aller comme soldat au siége de Toulon. Il fallut son dévouement plus que fraternel et sa précoce mâturité d'esprit, joints à la soumission filiale et aux heureuses dispositions de son élève, pour mener à bien une instruction entreprise au milieu de tant d'obstacles et avec si peu de ressources.

Si cette époque orageuse apporta du retard à la culture de l'esprit du jeune d'Astros, elle ne fut pas cependant sans une espèce de compensation pour lui, car elle hâta le développement de ses facultés morales, en exerçant de bonne heure son âme à la mâle énergie et à la religieuse résignation qui devaient devenir deux des traits les plus saillants de son beau caractère.

A 12 ans, il avait déjà connu l'exil et les persécutions, et appris de son courageux frère à voir, sans trembler, des hordes furieuses violer le domicile de sa

famille. Un peu plus tard, l'intrépide adolescent se chargeait d'accompagner de jeunes ecclésiastiques, amis de son frère, obligés d'aller se cacher dans des lieux écartés et solitaires.

Quand, au retour du calme, il put songer à l'apprentissage d'une profession, sa pensée se porta sur la médecine, pratiquée sous ses yeux par son beau-frère le docteur Castellan. Cette science plaisait à son esprit observateur et encore plus à son cœur généreux, et il se sentait fortement disposé à étudier ses secrets pour en appliquer la connaissance au soulagement de l'humanité souffrante. Son beau-frère était mort d'une maladie contagieuse prise à l'hôpital. Nous verrons à son tour le docteur d'Astros affronter plusieurs fois cette même mort avec un courage plus heureux.

Il partit donc, en 1798, pour aller recueillir cet enseignement professionnel à l'école de médecine de Montpellier. Son frère, qui regrettait de ne pouvoir le suivre en personne, le munit, au moment de la séparation, d'un petit écrit, plein de sages Maximes, où il devait trouver, toute tracée, sa règle de conduite comme chrétien, comme homme de société et comme homme d'étude.

Jamais père de famille ne sut donner de meilleurs conseils à son fils, au début d'une carrière. En matière de religion, le premier soin de l'abbé d'Astros est d'aguerrir son pupille contre le respect humain, cet en-

nemi qu'un jeune homme pieux a si souvent à combattre dans le monde.

« Ayez vos principes, lui dit-il, et votre façon de « penser dont vous ne vous écartiez pas. Si vous agis- « sez contre votre raison pour faire comme les autres, « vous n'êtes plus qu'une machine, et une machine qui « fait du mal. Voulez-vous vous mettre tout d'un coup « au-dessus des railleries? prenez les devants et faites « voir d'abord ce que vous voulez être. »

Ses treize maximes sur l'étude sont admirables de précision et de justesse. — En voici quelques-unes :

« Tachez d'acquérir une connaissance parfaite de ce « que vous êtes obligé de savoir, par la raison que « c'est une de vos obligations ; et quand vous aurez « acquis cette connaissance, n'aimez pas à en faire « parade.

« Lorsqu'on veut étudier une science, il faut d'abord « voir quel en est le but, en connaître toute l'étendue, « savoir en combien de parties elle se divise, par quels « moyens on peut l'acquérir, quels sont les meilleurs « auteurs qui en ont écrit. Il est bon, en outre, d'a- « voir une idée de l'histoire de cette science, etc.

« Pour la médecine, dont le but est la guérison ou « du moins le soulagement des malades, il faut connaî- « tre le corps humain et tout ce qui peut y avoir rap- « port ou influer sur sa manière d'être ; il faut donc « s'instruire des lois de la nature, c'est-à-dire de la

« physique, de la structure du corps, c'est-à-dire de « l'anatomie, de la vertu des remèdes, c'est-à-dire de « la pharmacie, il faut... etc.

« Dans l'étude de quelque science que ce soit, l'es- « sentiel est d'en bien étudier les principes. Ne craignez « pas d'y mettre trop de temps ; ce temps n'est jamais « perdu. Celui qui en met deux fois plus pour étudier « les principes, en mettra quatre fois moins pour saisir « les conséquences et résoudre les difficultés.

« Ne passez pas d'une chose à l'autre sans avoir « bien compris la première. Que la crainte de pa- « raître ignorant ne vous empêche pas de demander « ce que vous ignorez, etc.

« L'expérience dans la science que vous allez étu- « dier a presque tout fait. Ne vous lassez donc pas « d'observer ; puis d'écrire vos observations et de « vous en rendre compte. »

Ses maximes sur la manière de se conduire dans la société respirent le plus pur esprit de philanthropie chrétienne.

« Conduisez - vous , y est-il dit , de manière à « plaire à la société, et à l'amuser quelquefois agréa- « blement sans que l'on songe à vous. Mais ne fâ- « chez jamais qui que ce soit pour amuser les au- « tres. Aimez à dire du bien de tout le monde, et « faites attention à n'en jamais dire du mal. Parlez « des absents comme si on devait leur rapporter ce

« que vous en dites. — Ne soutenez jamais d'une « manière opiniâtre votre sentiment ; dans les choses « essentielles surtout, après avoir donné deux ou « trois raisons pour le faire goûter, ne persistez pas « davantage. Si on venait à parler contre la reli- « gion, dites hardiment votre façon de penser, mais « n'aimez point à disputer avec les impies, parce « qu'ils ne disputent que pour disputer. Soyez gé- « néreux, en évitant d'être dupe. Quand vous cédez « de vos droits, que ce soit toujours par raison, « jamais par faiblesse.

« Restez inviolablement attaché à vos devoirs. « Rendez-vous utile à la société le plus que vous « pourrez ; et avancez sans bruit, s'il est possible, « vers le but des chrétiens qui est de mourir en « paix. »

L'écrit se termine par quelques maximes sur les attachements dangereux, parmi lesquelles celle-ci :

« Songez-vous à l'hymen ? Que la raison le pro- « pose, que le goût y consente, que la piété en forme « les nœuds ; et ne vous soumettez à l'amour que « quand ces nœuds sont formés... »

L'éloquent auteur de la vie du cardinal d'Astros, en parlant de ces maximes écrites par le saint prélat, alors encore simple prêtre et à peine âgé de 27 ans, en exprime ainsi le résultat :

« Cette sagesse douce et ferme qui rappelle celle

« de Fénelon, en eût la récompense. — Le maître « imprima sa ressemblance à son élève. »

C'est ce qu'on verra ressortir dans le cours de la vie du docteur d'Astros.

Lorsqu'il vint à Montpellier, le 6 thermidor an VII, l'école de médecine, réorganisée depuis l'an III, avait repris son ancien lustre, et de grands maîtres occupaient la plupart de ses chaires. Le célèbre Barthez s'était retiré. Mais Fouquet, son digne émule, y donnait encore des leçons de clinique où son prodigieux talent brillait toujours du même éclat.

A côté de lui brillaient aussi V. Broussonnet et Auguste Broussonnet : le premier, habile clinicien et professeur très attachant avec sa vive inspiration jointe à un admirable sens pratique ; le second, savant botaniste, jugé digne par ses travaux d'être admis à l'Institut ; Berthe, autre clinicien d'un grand mérite, auteur d'un mémoire très estimé sur une épidémie pour laquelle sa réputation l'avait fait appeler en Espagne ; Lafabrie, esprit fin, élégant et caustique, médecin d'inspiration comme V. Broussonnet ; enfin Baume, professeur éloquent, écrivain distingué, rivalisant presque d'érudition avec Fouquet lui-même.

Le jeune d'Astros ne tarda pas à se faire remarquer de ces esprits d'élite par son application, son intelligence et sa bonne conduite. Son amabilité lui

valut même l'honneur d'être admis dans le commerce intime de quelques-uns d'entre eux qui se plaisaient à l'agréable conversation de leur élève.

Il sut aussi se faire aimer de ses condisciples, tout en ne se liant d'amitié qu'avec les plus studieux et les plus rangés, suivant le précepte de son frère.

Après les cours de l'école et les travaux du jour, souvent, le soir, ces jeunes gens se plaisaient à se délasser un peu dans de joyeuses causeries, où d'Astros payait largement son écot, en débitant soit quelque joli conte pour rire, soit quelques petits vers de sa façon : stances, épigrammes, madrigaux, etc. Ce goût pour la poésie, il l'avait apporté de la maison paternelle ; c'était en quelque sorte chez lui un héritage de famille, car il paraît que les Muses avaient charmé les loisirs de plusieurs de ses aïeux. Nourri, à leur bibliothèque, de la lecture de nos principaux poètes, il s'était de bonne heure essayé à reproduire les tours les plus heureux de la poésie française. Il ne prit goût que plus tard à la poésie provençale dont les grâces piquantes n'avaient pas encore eu l'occasion de se révéler à lui.

Au surplus, à l'époque de ses études, comme dans la suite, il ne fit jamais de la culture des Muses qu'un délassement de son esprit, qu'un simple jeu de ses moments de loisir ; et le devoir eut toujours la première et la plus grande partie de son temps.

Il aimait avant tout l'étude de la médecine, et son noble cœur s'y attachait de plus en plus, comme à la science la plus utile aux hommes, puisqu'elle avait pour but le soulagement de leurs maux.

D'ailleurs, l'enseignement donné à l'Ecole de Montpellier plaisait à son esprit aussi élevé que religieux. Car, à cette époque où l'on tenait tant à rompre avec les vieilles doctrines, Montpellier cherchait à maintenir les siennes et à résister à l'entraînement général. Son Ecole était encore hippocratique, toutefois avec des nuances : les uns, parmi ses professeurs, restés imbus des idées de Stahl, faisant de l'âme pensante le principe de la conscience ainsi que des opérations organiques ; d'autres, adoptant le vitalisme Barthézien qui n'est arrivé à son triomphe complet qu'avec M. Lordat ; mais tous, voulant établir ce fait, que la vie est une force intrinsèque de l'être vivant ajoutée aux organes, et non une conséquence de l'organisation ; de sorte que l'idée capitale de la théorie d'une maladie n'est pas celle de son siége.

Ce système qui élargit les horizons de la science médicale, et permet à ses adeptes d'étudier à fond la physiologie humaine, sans s'exposer à tomber dans le matérialisme, comme y sont tombés tant d'organiciens avec leur système rétréci, fut celui qu'adopta M. Léon d'Astros et auquel il demeura fidèle toute sa vie.

Charmé de l'enseignement et des bontés de ses maîtres, qui, à leur tour, étaient toujours plus ravis de l'application et des progrès de leur élève, il aurait voulu rester à Montpellier jusqu'à la fin de ses études. Mais, en fructidor an IX, il dut partir pour Paris où l'appelait son oncle Portalis, qui venait d'être chargé de la direction des cultes et qui avait déjà placé l'abbé d'Astros à la tête de son cabinet. L'intention de M. Portalis était de garder aussi son plus jeune neveu auprès de lui, pour l'initier aux affaires publiques, et le faire entrer ensuite dans la carrière administrative.

Deux obstacles s'opposèrent à la réalisation de ce projet : la vocation décidée du jeune homme pour la médecine, et sa vive et persistante inclination pour l'aimable personne qui devait devenir sa femme. Il fallait qu'il renonçât à épouser Mlle Rostan, s'il n'était pas maître de fixer son domicile à Tourves ou dans une ville voisine. Ayant donc préféré renoncer à la sous-préfecture que son oncle lui offrait en perspective, il se mit avec ardeur à compléter ses études de médecine à l'école de Paris. Ces deux années de séjour dans la capitale lui furent doublement utiles : d'abord au point de vue de son art, en ce qu'elles le mirent à même d'entendre avec profit de nouveaux maîtres, justement estimés, de s'instruire de leurs théories de manière à pouvoir comparer les doctrines

de l'Ecole de Paris avec celles de l'Ecole de Montpellier, et de se former à la médecine pratique dans de nombreux hôpitaux, affectés à des maladies spéciales : moyen d'instruction nulle part plus complet qu'à Paris.

En même temps, il perfectionnait son éducation morale et intellectuelle au sein de la patriarcale famille où il avait été accueilli comme un fils de la maison, et où se rencontraient les plus hauts talents unis aux vertus les plus attachantes. Là, il nourrissait son esprit de belles et instructives paroles sorties de la bouche de Portalis l'Ancien. Là, il admirait le mérite précoce du jeune et digne héritier de ce grand nom, et les aimables vertus de la gracieuse épouse de son cousin. Là aussi, dans le salon de l'illustre ministre des cultes, il avait souvent le précieux avantage de voir et d'ouïr les personnages les plus éminents de l'époque. Il en rapporta cette aménité de manières, cette fleur d'exquise politesse, cette rectitude de discernement et cette sûreté de goût qui l'ont lui-même rendu si remarquable.

Il quitta Paris en l'an XI pour retourner à Montpellier où il devait prendre son grade de docteur, suivant le désir de ses premiers maîtres et la promesse qu'ils en avaient obtenue de lui au moment des adieux. Ce fut le 30 messidor qu'il soutint sa thèse après deux examens préalables, dans lesquels il avait, selon

le jugement de ses professeurs, fait preuve d'un savoir aussi solide qu'étendu.

Si son retour avait été un vif sujet de joie pour ses nombreux amis de Montpellier, son nouveau départ, cette fois définitif, leur causa un grand chagrin dont l'expression se trouve consignée dans une amicale correspondance en prose et en vers conservée par M. d'Astros, d'où j'extrais les cinq vers suivants qui peignent avec une touchante simplité le sentiment qui les a inspirés :

Son naturel aimable et doux,
Ses talents que chacun admire,
Feront époque parmi nous,
Et seront regrettés de tous.
Plus n'aurons de conte pour rire.

Il leur répondit par une épître, pleine d'esprit et de cordialité, où il s'était donné pour thème de prouver la fausseté de cet adage d'un ancien :

Quand on est près de son amie,
Bientôt ses amis on oublie.

Il était, comme il le disait, près de son amie qu'il allait épouser. Son amour pour Mlle Rose-Madeleine Rostan, de Tourves, datait de loin, il l'aimait depuis l'âge où le cœur commence à s'ouvrir à ce doux sentiment ; et comment ne l'aurait-il pas aimée, lui qui, presque tous les jours, voyait de près cette jeune

personne, brillante d'enjouement, de grâces et de vertus, aussi bonne que belle, aussi pieuse qu'aimable, digne sœur de deux hommes distingués, dont un est l'éminent docteur Rostan, professeur de clinique à l'école de médecine de Paris ? [1]

Cet amour, honnête et pur autant que vif et profond, n'avait pas moins que les sages conseils du frère contribué à préserver de tous écarts la jeunesse de M. Léon d'Astros. A Paris comme à Montpellier, Mlle Rostan était toujours restée présente à sa pensée. Aussi n'attendit-il, pour se marier, que la réception de son diplôme de docteur. Peu de mois après, en thermidor an XI, il partait avec sa femme pour aller s'établir à Marseille, où il eut bientôt conquis l'estime et la confiance de tous les témoins de ses débuts, quoique à peine âgé de 23 ans. De sorte que, le 10 frimaire, de l'an XII, il était déjà nommé membre de la société de médecine de Marseille, et le 1er germinal suivant, médecin de la Miséricorde, puis, le 7 floréal, membre du jury de médecine.

Le plus bel avenir s'ouvrait devant lui. Heureux dans son intérieur auprès de sa jeune et gracieuse épouse qui venait de lui donner un fils, au dehors bien accueilli de chacun, il voyait tout marcher au gré de

[1] Pendant l'impression de cette notice, M. le docteur Rostan est mort, à Paris, laissant un grand nom dans la science médicale et les plus vifs regrets chez tous ceux qui l'ont connu.

ses vœux, lorsque malgré sa robuste constitution, il sentit sa santé s'altérer peu à peu sous l'excès du travail et l'influence de l'air de la mer ; et force lui fut enfin d'aller se retremper dans l'air natal et le séjour plus paisible de Tourves.

Il rentrait ainsi dans la demeure de son enfance vers le milieu de l'année 1805. Beaucoup, à sa place, auraient vivement regretté le séjour de la grande cité phocéenne et les autres avantages perdus : lui, toujours calme et satisfait, ne revit qu'avec joie l'antique foyer de la famille, et ne songea qu'à s'accommoder à son nouveau genre de vie de manière à le rendre le plus utile et le plus agréable possible. Par une alliance bien rare, aux qualités aimables de l'homme du monde fait pour briller dans un salon, le docteur d'Astros joignait le goût des mœurs simples et des vertus domestiques. Il y avait même en lui quelque chose du patriarche, il aimait les champs et les travaux agricoles, la chasse et les exercices du corps. Bon et affable, il était naturellement porté à la pratique de l'hospitalité et de la bienfaisance, dont il avait eu tant de beaux exemples sous les yeux dans son bas âge. Mais rien ne réjouissait son cœur comme l'accroissement de sa progéniture, et il aurait fallu remonter aux siècles bibliques pour trouver des transports paternels comparables aux siens lors de la venue d'un nouvel enfant.

Hé bien ! pendant 15 ans que dura son séjour à Tour-

ves, Dieu lui accorda une ample satisfaction de tous ses goûts. Ce fut le plus beau temps de sa vie. Il put s'occuper d'agriculture, en dirigeant avec habileté l'exploitation de ses terres les plus rapprochées et en allant quelquefois, le fusil du chasseur sur l'épaule, visiter son grand domaine de la Blaquière placé plus loin ; il put recevoir avec une cordiale aisance les personnes que des rapports de parenté ou d'amitié amenaient souvent sous son toit hospitalier ; il put aussi prodiguer avec désintéressement les soins de son art consolateur, et faire toute sorte de bien à un grand nombre de ses compatriotes ; il put enfin à l'étude de la médecine, restée toujours son occupation principale, continuer d'associer la culture des belles-lettres et surtout de la poésie.

En même temps sa fidèle amie lui donnait de nouveaux gages de son amour, et la maison se remplissait d'une petite famille qui en faisait l'ornement et la joie.

Mais, comme il n'est point en ce monde de bonheur sans mélange, au commencement de l'année 1811, une bien triste nouvelle vint briser le cœur de M. d'Astros : il apprit que son frère, devenu grand vicaire à Paris depuis 1805, avait été subitement arrêté et emprisonné au donjon de Vincennes, pour avoir, malgré des ordres impérieux, entretenu des rapports avec le vénéré chef de l'Église, le Pape Pie VII, que la politique de l'époque faisait retenir captif.

Instruit de ce cruel événement par la rumeur publi-

que, le docteur d'Astros partit pour Paris avec sa sœur aînée. Ils étaient impatients de s'éclairer sur le sort de leur frère, et ils espéraient qu'on ne leur refuserait pas la permission de le voir un instant. Vain espoir ! ils durent retourner avec la seule et douloureuse consolation d'avoir vu l'impénétrable donjon où il était enfermé.

Il n'y eut que le serin du prisonnier qui, sur la demande de son maître, obtint la grâce d'être admis auprès de lui : les chants de l'oiseau ne donnaient point d'ombrage à la police. Cependant on ne permit point à l'abbé d'Astros de maintenir sur le mur de sa cellule les jolis vers que voici, un peu trop empreints de résignation chrétienne, par lesquels il avait voulu témoigner sa reconnaissance à son folâtre compagnon :

Chantez, mon beau serin, votre joyeux ramage
Instruit, en l'égayant, l'hôte de ce donjon,
Et, comme vous vivez content dans votre cage,
Le sage saura vivre heureux dans sa prison.

Il faut avoir connu l'attachement en quelque sorte filial, voué par M. le docteur d'Astros au frère qui lui avait servi de père, pour se faire une idée de ses angoisses durant les trois années de cette rigoureuse captivité dont la durée fut celle de l'Empire. Il ne dut qu'à sa pieuse confiance en Dieu le raffermissement de son âme pendant cette longue épreuve.

En attendant l'aide du ciel, il reprit le cours de ses occupations habituelles, auxquelles il n'apporta qu'un

changement bien léger en apparence, mais devenu depuis bien important par les suites merveilleuses qu'il eut. Jusqu'alors M. d'Astros n'avait cultivé que la poésie française dans les moments de ses loisirs littéraires ; à l'époque dont il est question, la pensée lui vint pour la première fois de faire aussi parler à sa Muse la vieille langue provençale.

Tourves est un bourg où cette langue s'est bien conservée ; la beauté de son site, l'abondance de ses eaux, la fertilité de son territoire, y rendent la vie agréable et facile, et disposent peu ses habitants à l'émigration ainsi qu'aux longs voyages. Il en résulte que le gallicisme, qui mine toujours plus notre vieil idiome, l'a moins altéré à Tourves que dans beaucoup d'autres villages de la Provence. Il en résulte encore que la population y possède un contentement et un entrain qui éclatent souvent en propos joyeux, en saillies piquantes, en termes singulièrement expressifs. Le langage du paysan lui-même y revêt des formes pittoresques, et s'y charge de sentences et de métaphores hardies d'une surprenante justesse.

Le docteur d'Astros, avec son esprit d'observation développé par l'âge et l'étude, ne pouvait vivre dans ce milieu, sans être vivement frappé de tout ce que cette langue avait encore d'original, de riche et d'animé. A force d'y prêter son attention, il parvint à se familiariser avec une infinité d'expressions heureuses, de fines

réparties et de proverbes figurés sortis de la bouche de ses compatriotes. Parfois même il s'amusait à provoquer certains des plus habiles pour mieux les faire entrer en verve.

La lecture des meilleurs poètes provençaux acheva d'initier M. d'Astros à toutes les beautés de notre gaie littérature. Enfin, le jour où il se crut assez pourvu de matériaux pour pouvoir s'essayer à composer quelque pièce provençale, il chercha sur quel sujet il devait s'exercer, et débuta par la traduction d'une fable de Lafontaine : les animaux malades de la peste. — Deux considérations déterminèrent son choix : n'ayant que peu de loisirs à consacrer à ses délassements poétiques, il voulut s'épargner les longueurs et les soucis de l'invention, en se bornant au simple rôle de traducteur ou d'imitateur. Mais que traduire ? Son tact ne le trompa point. Avec l'aimable gaîté de sa Muse et l'énergique souplesse de l'instrument qu'il allait manier dans ses moments perdus, il lui fallait des sujets courts et variés, se prêtant aux formes enjouées de la poésie méridionale, aux fraîches images de la vie des champs et aux promptes et naïves allures du vieil esprit gaulois. Or, rien, à très juste titre, ne lui parut contenir mieux ces précieuses qualités que les Fables de Lafontaine. Le voilà donc aux prises avec le grand fabuliste, et s'emparant des mêmes sujets, pour se les rendre propres, et les parer d'un vêtement nouveau sur lequel il va jêter les

plus délicates broderies et enchâsser les plus jolies perles tirées de son riche écrin.

Prodigieux furent, dès les premières tentatives, les succès du spirituel écrivain. Les traductions, ou pour mieux dire les imitations libres qui commencèrent sa renommée, l'eurent bientôt signalé comme le digne successeur du poète Gros, de Marseille, appelé le Lafontaine de la Provence, et comme le principal rival du célèbre fabuliste Diouloufet, qui brillait alors dans la ville d'Aix.

On admirait avec quel art infini il avait su transporter la vie, les mœurs, le ciel et le paysage du Midi dans ses imitations des chefs-d'œuvre français, et y reproduire dans tous leurs charmes natifs l'énergie, l'enjouement et la grâce de la langue des trouvères.

Il avait tant recueilli de sentences et de façons de parler proverbiales, à cette école de la sagesse qui prêche au dehors et parle par les chemins, qu'il put, un jour, y puiser l'entière contexture du plus piquant et du plus original des sermons. Il fallait, dans une réunion d'amis, l'entendre débiter ce curieux discours, dont ses inflexions de voix et ses gestes faisaient encore mieux sentir le sel et le plaisant arrangement ! car le bon docteur excellait à réciter ses œuvres littéraires en donnant à chaque mot son ton le plus vrai et le plus expressif.

Il eut ainsi la gloire d'être un des premiers à pro-

voquer le grand mouvement qui, dans le siècle actuel, a rallumé le feu sacré du *Gay Saber*, et produit une si brillante pléiade de nouveaux *Troubaires*,[1] tels que les Bellot, les Roumanille, les Mistral, les Gaut, les Aubanel, et tant d'autres qu'il serait trop long de nommer.

Nous le verrons plus tard appelé deux fois, comme leur doyen, à l'insigne honneur de présider le congrès des poètes provençaux.

Cependant, malgré son enrôlement sous la bannière des Troubaires, il ne délaissa jamais complétement les Muses françaises. Seulement il n'eut plus à leur consacrer que de très fugitifs instants dans le partage qu'il fit de ses rares loisirs. Au reste, il s'était constamment borné à composer, à de longs intervalles, quelques poésies légères, presque toutes de circonstance, dont le cadre restreint lui permettait d'y apporter, en peu de temps, la forme correcte et le cachet de bon goût qu'il aimait à donner à tout ce qui sortait de sa plume.

Ces agréables jeux de l'esprit ne venaient qu'après la récréation bien préférable que lui procuraient ses utiles courses à la campagne, lorsqu'il allait visiter les travaux de ses ouvriers, et parler un peu des choses de l'agriculture au milieu d'eux.

[1] Nom sous lequel on désignait jadis les bardes de la angue romane.

Il suivait alors, autant que ses loisirs le lui permettaient, le conseil adressé par lui à tout propriétaire aisé, pouvant surveiller ses terres, de donner à ses fermiers les connaissances pratiques qui leur manquent et les lumières propres à les éclairer sur l'aveugle routine où ils croupissent.

« Que de richesses, que de biens sans nombre (disait-il un jour, dans une séance académique), ne « seraient pas le fruit de pareilles instructions! Et « de combien de jouissances pures ne serait-on pas « récompensé, si l'on y joignait encore les conseils « moraux et l'exemple des vertus. [1] »

Mais ce que M. d'Astros ne disait point, ce que taisait sa modestie, c'est que cette récompense avait été la sienne pendant ses 15 ans de séjour à Tourves, où il avait recueilli de nombreuses satisfactions de sa manière de s'occuper d'agriculture; et encore s'était-il senti retenu loin de son but par les exigences d'une autre occupation!

Car le principal objet de ses soins, c'était toujours l'étude de la médecine et l'exercice de sa profession, parce qu'il y voyait son devoir, et que le devoir ne cessa jamais d'être la règle suprême de sa conduite.

[1] Discours prononcé le 7 juin 1823, à la séance publique de la société des amis des sciences, des lettres, de l'agriculture et des arts d'Aix.

Il pensait que pour être un homme utile à son pays, le médecin doit consacrer sa vie entière à l'étude de la médecine, se tenir au courant des découvertes nouvelles, méditer sur les faits qu'il lit ainsi que sur ceux qui lui sont propres, et faire tourner au profit de ses clients tout ce qu'il a acquis de science et d'expérience.

Il en concluait que la médecine est une science d'observation qui a dû et qui devra toujours ses progrès aux observations bien faites ; et il s'attachait à diriger dans cette voie son esprit attentif et pénétrant, éminemment propre à la découverte de la vérité!

Aussi , après une pratique d'un certain nombre d'années, le docteur d'Astros parvint-il à une grande habileté dans l'art de guérir , et se vit-il souvent appelé de loin pour combattre de graves maladies.

Avec ses nombreuses occupations, ce fut de sa part un véritable acte de dévouement et d'amour de son pays, que d'accepter la mairie de Tourves en 1814, et de rester dans ce poste jusqu'en 1819. époque de son changement de domicile.

Il eut alors besoin de redoubler d'ardeur pour le travail. Mais il était du petit nombre de ces esprits actifs, industrieux et rangés, qui savent toujours trouver du temps pour l'accomplissement de chacun de leurs devoirs.

La manière dont il administra la commune de Tourves fit briller sa sagesse, sa justice et sa fermeté, vertus qu'il possédait à un très haut degré, et qui lui furent bien nécessaires dans les jours d'effervescence politique qu'il eut à traverser, surtout en 1815. Il prévint le déchaînement des passions violentes et les luttes des partis, en refrénant tous les écarts de quelque côté qu'ils vinssent et ne faisant aucune acception de personne dans sa stricte application de la loi. Il ne craignait même pas, à cette occasion, d'encourir le ressentiment de quelques-uns de ses amis, plutôt que de manquer à ses principes d'impartialité. C'était bien l'homme juste et inébranlable de l'ode d'Horace, ou mieux encore, le chrétien qui n'a d'autre règle que sa conscience et l'Evangile.

Pendant tout ce temps, les bénédictions du ciel avaient continué de se répandre sur lui : à la joie que lui avait fait éprouver la délivrance de son frère étaient venues s'en joindre plusieurs autres. Tandis que sa féconde et pieuse compagne élevait sous ses yeux, avec une sagesse parfaite, huit beaux enfants issus de leur union, ses propriétés, grâce à son habile surveillance, donnaient chaque année de meilleurs produits, et chaque jour, sa clientèle de médecin tendait à prendre quelque nouvel accroissement.

S'il n'avait suivi que ses goûts et l'attrait qui

l'attachait à son bourg natal, où il jouissait du premier rang, de l'estime publique et de toutes les aises de la vie, il n'aurait jamais plus songé à transporter son domicille ailleurs. Mais un jour vint où sa tendresse paternelle lui commanda ce sacrifice. Quelques-uns de ses enfants commençaient à grandir et Tourves n'offrait point de ressources pour l'achèvement de leur éducation. D'autre part, les charges toujours croissantes de sa jeune famille devaient lui faire rechercher un exercice mieux rétribué de sa profession. Il alla donc, le 17 juin 1819, s'établir à Aix, ville d'étude et de science, dont l'Académie, qui le comptait déjà parmi ses membres correspondants, le reçut, quelques jours après, parmi ses membres résidents ; de sorte que, dans la séance publique de l'année suivante, on entendit le secrétaire perpétuel de la Société la féliciter de cette nouvelle acquisition, et présenter l'établissement du docteur d'Astros à Aix comme un événement important pour la cité toute entière, au point de vue de l'art de guérir.

Et, en effet, l'accueil si empressé fait à l'homme de lettres avait été accompagné d'un accueil encore plus flatteur fait à l'homme de la science médicale. Dès l'année 1819, il avait été nommé médecin des Hospices de la Ville. En 1820, il était nommé médecin des Prisons d'Aix et membre du jury médical des

Bouches-du-Rhône ; et cette confianee de l'administration, justifiée par les prompts succès de la pratique habile du docteur d'Astros, n'avait pas tardé à lui attirer celle des particuliers ; si bien que, presque à son début dans Aix, il s'y trouva placé à côté des praticiens les plus distingués et devint l'émule des Arnaud et des Guirand.

Nous sommes arrivés à la partie la plus laborieuse et la plus remarquable de la longue carrière du docteur d'Astros. Ceux qui l'ont vu à l'œuvre pendant près de 40 ans, n'ont cessé d'admirer son zèle infatigable et sa prodigieuse activité ; on comprenait moins que jamais comment il pouvait encore trouver du temps pour tout et mener de front tant et tant de choses, devoirs religieux, devoirs de famille, devoirs de son état, devoirs de société, soin de ses terres, culture de son esprit.

Rien que dans sa clientèle de médecin on aurait pu croire qu'il y avait de quoi absorber tous ses moments, surtout en voyant la manière dont il s'acquittait de sa tâche, car il s'affectionnait à chacun de ses malades et le soignait comme s'il n'avait eu que lui à soigner, sans distinction du riche et du pauvre, de l'ami et de l'indifférent. Sa plus grande joie était de ramener des portes du tombeau à la vie un malade désespéré.

Dans les calamités publiques, son généreux dévouement ne connaissait plus de bornes, et franchissait la

limite du devoir pour s'élever jusqu'à la hauteur du sacrifice. Tel il se montra pendant les épidémies de 1835, de 1837, de 1849 et de 1854. En 1835 on vit, dès les premiers jours, l'intrépide docteur courir au plus fort du danger, prendre lui-même le choléra dans le service des soldats confiés à ses soins, et, à peine guéri, voler de nouveau au secours des autres. A 19 ans de distance, au dernier retour de ce redoutable fléau dans notre ville, le vieil athlète reparut pour la quatrième fois sur la brèche avec une ardeur que les glaces de l'âge n'avaient pu affaiblir.

Son énergie éclatait jusque dans sa manière de combattre les maladies. Dès qu'un examen diagnostique, bien dirigé, l'avait fixé sur la nature et les causes du mal, aidé d'une foi vive dans les ressources de son art, il entrait dans la voie thérapeutique avec une résolution et une assurance qui produisaient bien souvent des effets merveilleux.

L'exercice de sa profession n'a pas laissé à M. d'Astros le loisir de publier des écrits, un peu étendus, sur la Médecine. Il n'a composé que quelques opuscules destinés à l'accomplissement d'un devoir qu'il avait lui-même recommandé aux autres en ces termes :

« Si le médecin qui lit, fait souvent tourner au pro-
« fit de l'humanité et à la gloire de l'art l'expérience de
« de ceux qui l'ont précédé et celle de ses contempo-
« rains, il est de son devoir de donner connaissance,

« à son tour, de ce que sa pratique peut lui faire dé-
« couvrir d'intéressant et d'utile. C'est cet échange
« mutuel d'observations qui peut seul répandre quel-
« que lumière sur une science remplie encore de tant
« d'obscurité....

« Dans ce but, on devrait s'attacher moins à publier
« des faits extraordinaires, des phénomènes étonnants
« et tout ce qui sort des lois communes de la nature,
« que la découverte d'un médicament précieux, ou
« des observations cliniques, propres soit à mieux
« faire connaître ou la cause, ou le siége, ou l'essence
« d'une maladie, soit à recommander quelque méthode
« de traitement plus efficace. »

L'accomplissement de ce devoir par le docteur d'Astros nous a valu d'abord l'histoire d'une anasarque guérie par la diète sèche [1].

« Loin de moi, dit l'auteur, la prétention, dans le
« fait que je communique, de rien apprendre de nou-
« veau. On y voit seulement qu'un succès certain a
« été obtenu d'une pratique depuis longtemps oubliée;
« et, si quelques esprits essentiellement bons et in-
« dulgents veulent m'en attribuer l'honneur, j'en rends
« la bonne part aux anciens, si injustement méprisés
« de nos jours, à qui je les dois. »

[1] Mémoires de la Société académique d'Aix, imprimés en 1826.

M. d'Astros termine son écrit par une remarque qui indique la sage direction donnée à ses études :

« On se tromperait fort, ajoute-t-il, si du respect « que je viens de montrer pour la doctrine des an- « ciens, on allait conclure que j'adopte aveuglément « tout ce qu'elle renferme. Il ne faut pas être exclusif. « Faisons la part du génie et celle de l'erreur. Celui « qui jure, *in verba magistri*, ne reculera jamais les « bornes de l'art.....

. . . .

« Il faut se défendre et de l'esprit de système « qui égare, et de l'esprit d'orgueil qui fait négliger « l'expérience des âges. »

Le docteur d'Astros avait étudié avec une extrême attention la manière dont doit être administrée la quinine, ce remède si efficace dans la fièvre pernicieuse, s'il est donné en temps opportun et à dose convenable. En 1838, beaucoup plus heureux que fier des cures nombreuses obtenues par sa méthode, il la publia sous ce titre modeste : *De la fièvre pernicieuse, — un mot sur l'importance qu'il y a de la connaître, dès son début, et de savoir le moment d'administrer la quinine.*

En 1847, pénétré aussi de l'importance qu'il y a de savoir distinguer le délire sympathique du délire idiopathique, lorsqu'il survient dans une maladie aiguë, il publia, en quelques pages, les judicieuses observa-

tions qu'il avait faites sur ce point de pratique, au lit de ses malades.

Le 11 mars 1851, il lut à l'Académie d'Aix un rapport très intéressant sur un ouvrage de M. le docteur Payan, intitulé : *Essai thérapeutique sur l'iode.* Après s'être appliqué à faire ressortir le mérite considérable de l'œuvre de son savant confrère, M. d'Astros fait la légère part de la critique avec la plus ingénieuse délicatesse, en exposant ses doutes sur l'action curative de l'iode dans quelques-uns des cas indiqués. C'est là que, mettant successivement en scène trois médecins qui se disputent l'honneur d'une belle cure, il s'écrie :
« Et les cas malheureux, me dira-t-on? Oh ! les cas
« malheureux n'appartiennent à personne : médecins
« nous ne nous disputons pas les morts. — C'était
« bon aux héros de Virgile et d'Homère. »

A la fin de ce rapport, de sages observations sur notre trop grande admiration pour les découvertes modernes, l'amènent à la curieuse citation de six vers du poète Dubartas qui prouvent que le secret d'endormir les gens dans les pratiques chirurgicales remonte au moins au XVIe siècle.

Après le quatrième choléra d'Aix, M. d'Astros, fort de son expérience, crut devoir faire imprimer quelques réflexions sur les précautions à prendre par les gens du monde en présence du fléau, et sur les médications à mettre en usage contre ses atteintes par les hommes

de l'art. L'auteur dit, en passant, un mot de la question si controversée de la contagion : « Cette question « serait bientôt résolue, selon lui, si l'amour-propre « ne rendait souvent l'homme esclave de son opinion, « émise quelquefois un peu légèrement, et si on vou- « lait s'entendre sur la signification des mots. Le cho- « léra n'est pas contagieux, il est vrai, à la manière « des maladies qui se communiquent d'un individu à « un autre par le contact; mais une atmosphère char- « gée du principe cholérique peut le communiquer à « d'autres individus. C'est ce qu'on appelle prendre le « mal par infection. Les non-contagionistes s'en tirent « de la sorte par une subtilité de langage. Ainsi, les « miasmes qui, s'exhalant de la matière des selles, ou « de la transpiration, ou de l'air expiré de la poitrine « du malade, saturent l'atmosphère de son apparte- « ment, peuvent le donner. »

Enfin, en 1857, il publia son dernier écrit intitulé : *Consultation.—Lettre de M. *** à M. le Docteur *** et Réponse de M. le Docteur.*

C'est une piquante diatribe dirigée d'abord contre tous les charlatans et empiriques de l'un et l'autre sexe, possesseurs de prétendus remèdes infaillibles, et puis, en particulier, contre les vendeurs de vieux onguents destinés à éterniser les plaies les plus simples auxquelles on les applique.

Ces opuscules reflètent plusieurs des belles qualités

du docteur d'Astros : la solidité de son instruction, la finesse de son intelligence, l'élégante netteté de son langage, les grâces de son esprit, et par-dessus tout son dévouement à ses malades. On doit regretter vivement que le pénible exercice de son art ne lui ait pas permis de s'occuper davantage d'écrits de médecine, comme on regrette, en lisant ses productions littéraires, qu'il n'ait pas eu plus de loisirs à consacrer à la culture de la poésie.

Mais si, avant de quitter Tourves, il n'avait pu faire de cette culture qu'un court délassement de son esprit, ce ne fut pour lui qu'une distraction encore plus rare après son établissement à Aix. Heureusement il avait quelquefois à payer son écot d'académicien. Il eut même, deux fois, à le payer comme président de la Société en prononçant les discours d'ouverture des séances publiques de 1823 et 1826. Dans le premier de ces discours, consacré à l'éloge de l'agriculture, cet art si essentiel qu'il connaissait si bien, il fait sagement succéder à de hautes considérations philosophiques et morales et à de riantes peintures des champs, les conseils les plus utiles adressés aux propriétaires qui négligent ou cultivent mal leurs terres. Le second discours est un rapide et saisissant coup d'œil jeté sur l'admirable mouvement imprimé à toute chose par le Créateur, et sur ses merveilleux effets, tant dans la nature inerte,

que dans la nature végétative et dans la nature animée.

En 1822, il lut l'histoire d'une plante de blé, très curieux résultat d'une expérience par lui faite pour savoir à quoi tient et jusqu'où va la prodigieuse fécondité d'un grain semé isolément. Quel charme attaché à ce court récit!

Force était également au spirituel académicien d'arriver, de temps à autre, aux séances ordinaires de la Société, avec quelque nouvelle fable dont la lecture réjouissait ses collégues, et qu'on l'obligeait ensuite à répéter dans les salons de la ville. Car tous ceux qui, dans Aix et même à Marseille, aimaient encore un peu la vieille langue du pays, se délectaient à chaque apparition d'une pièce provençale de M. d'Astros, et recherchaient le moment où ils pourraient l'entendre lui-même réciter son œuvre.

Aussi quand, à la faveur du grand mouvement littéraire auquel il avait tant contribué, les amis du *Gay Saber* voulurent se livrer à une manifestation publique de leur existence, et qu'ils se réunirent en congrès, à Arles d'abord, le 29 août 1852, puis à Aix, le 21 août 1853, tous s'empressèrent de le proclamer leur président. Le congrès d'Arles n'était qu'un premier essai de rapprochement entre les nombreux poètes provençaux épars sur les bords du Rhône et de la Méditerranée. Il y eut cependant

une séance remarquable par l'affluence des personnes qui vinrent y assister et le mérite des lectures qui y furent le plus applaudies.

On se sépara après un jovial banquet en se donnant rendez-vous pour l'année suivante dans la vieille capitale de la Provence, où, en effet, le second congrès se tint avec beaucoup plus de publicité et d'éclat, sous la dénomination de *Roumavagi deis Troubaires.*

Ce fut une véritable fête patriotique à laquelle toute la population aixoise aurait assisté si elle avait pu entrer toute dans la grand'salle de l'Hôtel-de-Ville, où la séance ouverte dès le matin, sous la présidence de M. d'Astros, se continua presque sans interruption jusqu'au soir, au milieu des plus chaleureux applaudissements, commencés après le charmant discours d'ouverture du président.

M. d'Astros y lut encore, à la grande satisfaction de ses auditeurs, deux jolies pièces entièrement de sa composition : La fable *l'Esquiroou et lou Reinard*, et le conte *Mestre Simoun et soun ai*, qui font regretter par leur piquante originalité que l'auteur n'ait pas plus souvent puisé ses sujets dans son propre fond [1].

[1] Le tout se trouve avec les autres productions du congrès d'Aix et une intéressante préface, dans le beau volume publié, en 1854, par M. J.-B. Gaut, le secrétaire du Congrès et l'un des principaux tenants de ce tournoi poétique.

Là s'arrêtent ses productions littéraires. Ce brillant tournoi poétique avait, un instant, ranimé la verve du vieux docteur, mais à cette époque avancée de sa vie, il avait traversé tant de rudes épreuves ; depuis son établissement à Aix, tant de pertes cruelles étaient successivement venues troubler la joie de ses succès et son bonheur intérieur, qu'à la fin les amusements de l'esprit avaient dû cesser de sourire à son imagination attristée.

En 1827, un accident funeste lui avait enlevé son fils aîné, jeune homme de grande espérance, alors étudiant à l'école de médecine de Paris.

En 1836, malgré toutes les ressources de son art et l'assistance de plusieurs de ses collègues, il avait eu la douleur de voir une fille charmante expirer sous ses yeux, à la fleur de l'âge.

En 1848, il avait eu à pleurer une autre de ses filles morte religieuse au Sacré-Cœur de Toulouse.

L'année d'après, c'est sa bien-aimée et vertueuse épouse qui succombe entre ses bras, et le laisse en proie au plus affreux déchirement de cœur.

La même année, le choléra emporte, à Mostaganen, son plus jeune fils, engagé dans l'armée d'Afrique.

Nouvelles pertes les deux années suivantes : en 1850, un autre de ses fils, de la Compagnie de Jésus, atteint d'une grave maladie, vient terminer

sa sainte vie dans la maison paternelle; enfin, en 1851, le docteur court assister aux derniers moments du vénérable cardinal, archevêque de Toulouse, ce frère si bon, si dévoué, qui lui avait servi de père.

Il avait fallu toute la force d'âme de M. d'Astros, sa parfaite soumission à la volonté de Dieu et sa ferme croyance en une meilleure vie, pour qu'il ne défaillît point sous de pareils coups, si souvent répétés. Mais, en chrétien résigné, il acceptait toujours les afflictions sans le plus léger murmure, et sans que sa reconnaissance en reçût le moindre affaiblissement, lorsque, au milieu de ses peines, un événement heureux venait lui apporter quelque consolation, et le convier à remercier le ciel.

Qui pourrait peindre l'expansion de son bonheur, le 2 mars 1840, jour du mariage de sa plus jeune fille avec M. Camille Dumas, d'Orange, jeune homme si digne d'une telle épouse et d'un tel beau-père; et, le 26 mai 1846, jour de l'alliance du docteur Louis d'Astros avec l'honorable famille Straforello, de Marseille? Quelle était sa joie de se sentir revivre dans ce fils, l'héritier de son nom, de sa science et de ses vertus! Puis, quel redoublement de joie à chaque nouveau rejeton que lui donnait sa bru chérie, et à la vue des succès toujours croissants de son fils dans cette grande cité phocéenne, où lui-même avait débuté si brillamment.

Bien vif fut aussi son contentement de voir les dignités dont la divine Providence avait voulu honorer la vertu de son illustre frère, devenu archevêque de Toulouse, et, en 1850, recevant la barrette cardinalice, sous le gouvernement du neveu de Napoléon, désireux (ce sont les belles paroles du prince lui-même) de réparer à son égard l'acte de violence, commis dans un moment de regrettable dissidence avec l'Eglise.

Cependant, la robuste santé de M. d'Astros commençait à décliner, moins altérée d'abord par l'âge que par un régime débilitant un peu trop prolongé au-delà du temps nécessaire. Ce qui, en 1854, n'empêcha point le vieux docteur de braver, une quatrième fois, le choléra, et de rivaliser de zèle avec les plus jeunes, en faisant, jour et nuit, aux ambulances, le service le plus fatigant et le plus périlleux.

C'est avec ce même zèle qu'il continua son service à l'hôpital, jusqu'au jour où la vieillesse et les infirmités lui commandèrent la retraite. Ce jour-là, une délibération, prise par la Commission administrative pour accepter sa démission, et lui conférer le titre de médecin en chef honoraire des Hospices de la ville, faisait ainsi son éloge :

« Attendu que le docteur d'Astros, dans une postu-
« lation de près de quarante ans, a constamment, et
« dans les temps même les plus difficiles, donné

« l'exemple de l'exactitude, de l'intelligence dans « l'accomplissement de ses fonctions, et que son dé- « vouement incessant ne s'est ralenti, ni devant les « fatigues que son âge avait rendues plus lourdes, ni « devant les exigences que les circonstances malheu- « reuses qu'il a eu à traverser rendaient pénibles et « souvent dangereuses. »

Ayant ainsi quitté l'art si longtemps et si honorablement exercé par lui, M. d'Astros se pressa, en bon père de famille, de terminer d'importants travaux d'amélioration, en voie d'exécution sur ses terres qu'il voulait laisser, et qu'il a, en effet, laissées à ses enfants dans un état des plus prospères.

Cette tâche achevée, il ne songea plus qu'à finir saintement sa vie mortelle, pour aller rejoindre ceux des siens qui l'avaient précédé dans un monde meilleur; ranimant sa piété par de fréquentes prières et la lecture journalière de la Bible, son livre de prédilection; toujours calme et patient au milieu des souffrances, et ne montrant jamais qu'un visage serein et gracieux à tous ses entours, ainsi qu'à ses nombreux visiteurs; souvent même retrouvant encore dans la conversation quelques-uns de ces jolis traits, de ces agréables propos, qui avaient rendu sa société si attrayante. Sa sympathique physionomie avait conservé son air ouvert, souriant et spirituel.

Le dépérissement de sa santé n'en continuait pas moins, et, un moment, sa faiblesse devint si grande qu'on crut que sa dernière heure était venue et qu'il allait expirer. Mais l'amour filial, le plus attentif et le plus intelligent, veillait sur ce vieux père à l'agonie. Sous la sage direction de son fils et de son neveu, le docteur Castellan, sa fille aînée parvint, à force de soins, à rallumer le flambeau de sa vie sur le point de s'éteindre. Grâce à la continuation des mêmes soins, il vécut encore quatre ans après cette crise, sans se démentir un seul instant de sa patience et de sa tranquille résignation.

Enfin, le 31 décembre 1863, il rendit sa belle âme à Dieu, en tenant encore l'image du Christ dans ses mains défaillantes, et jetant un dernier regard d'amour sur ses enfants et ses petits-enfants réunis autour de son lit de mort.

Telle avait été la vie, telle fut la fin de cet homme d'élite, au cœur droit et généreux, aux mœurs pures et patriarcales, à l'esprit solide autant que délicat, au caractère à la fois doux et ferme, aux sentiments élevés et profondément religieux, qui fit tout bien, et peut être cité comme un de ceux qui ont le plus honoré l'humanité et le mieux pratiqué le christianisme.

On s'est demandé, en faisant son éloge sur sa tombe, pourquoi aucune distinction flatteuse n'avait

été accordée à ce vénérable doyen du corps médical de la ville d'Aix.

Dieu, sans doute, a permis cet oubli des hommes, pour qu'aucune récompense terrestre ne parût avoir été le stimulant d'une vertu si haute et si désintéressée.

FABLOS

FABLOS

LA CIGALO ET LA FOURNIGO.

—

Pensant pas à la fringalo ,
Après aver, la cigalo ,
Tout l'estiou , fa que cantar,
Si trouvet pas mau lougado ,
La biso estènt arribado ,
D'aver plus rèn à pitar.
Pas la mendro parpaiolo
De mousco vo de mouissolo !
La battiè. Si vènt jitar
Su leis pas de la fournigo,
La pregant de li prestar
De grans uno malo brigo
Per anar fin qu'eis meissouns ,
Quand nèissirant leis mouissouns.

En aqueou tems, dis la damo,
Vous pagarai, su moun amo,
Interèst et principau.
Anen, mi fes pas liguetto,
Rouinarai pas voueste oustau.
La fournigo es pas dounetto,
Es soun pu pichot defau.
Li diguet : Quand carrejavi,
Au pu fouert de la calour,
Qu'es que fasias tout lou jour?
— Doù matin au soir cantavi;
Avès ausi ma cansoun;
La trouvavias pas poulido?
— Cantavias? N'en siou ravido :
Dansas aro un rigaudoun.

LOU CROUPATAS ET LOU REINARD

—

Un croupatas su d'un aubre quia,
Un froumai dins lou bèc, anavo far gala.
Lou rèinard attira per l'òudour de la toumo,
Li fet soun coumpliment à pau-près vèici coumo :
« Lou bèn èstre vous sie, moussu lou croupatas.
« Moun Diou, que sias poulit! moun Diou, que sias bellas!
« Es pas per vous flattar, mai s'avès un ramagi
« Qu'assourtisse vouestre plumagi,
« Sias bèn lou pu coumpli deis habitans deis boues. »
Tout jouious dòu prepau, lou croupatas s'estiro,
S'enhausso su seis pèds, s'espoumpis et s'admiro,
Et per mounstrar sa bello voues,
L'arimaudas! vous durbet un gavagi
Que l'aurias mes lou poung. Pòuf! au sòu lou froumagi!

Lou rèinard l'empougnet, vous demandi, leou leou ,
Et diguet : « Beou moussu, apprenès qu'un maneou
« Viou toujour eis despens dòu matou que l'escouto.
« Ma liçoun vòut-i pas un froumai ? » Tèsto souto,
Lou croupatas diguet, fouert matat et counfus :
— Suffis, n'a proun d'un còup, mi talounarant plus !

LOU LOUP ET LOU CHIN.

—

Un loup mourié de fam ; sa panso èro avalido ;
Leis oues li traucavount la peou ;
Leis chins, gardant tròup-bèn, li levavount la vido,
Et dòu ruscle qu'avié n'en venié rababeou.
V'atrouvares, qu'un jour que roudoulavo,
Et que, contro leis chins, enterin, jangoulavo,
S'acipet, nas à nas, au dogou lou pu beou,
Que dòu lougis avié manca la draio.
Per noueste loup, cadenoun'! que mouceou,
Peou lusènt, gras à lard, tout carra dins sa taiho,
Se poudiè (l'aigo à la bouco li vènt),
Sus soun poupas faire jugar la dènt!
L'escarteirar ! mai faut dounar bataiho,
Et lou chin, maugrabiou ! es un pau tròup foussu.

4

Adounc prènd soun parti, lou trato de moussu,
Fa, per lou saludar, uno longo estrapado,
Et, tout d'abord intrant en parlament,
Sus sa bello santa, li enjanço un coumpliment ;
N'en a l'amo ravido autant bèn qu'estounado ;
Lou beou toustèms ! — He, Signour, d'èstre ansin
Depènde que de vous, li respouende lou chin.
Voulès bèn faire ?
Quitas-mi leis fourèsts, descendès au terraire ;
Menas amount vido et trin de Bòumians !
Gusas, mesquins, paureis hallans,
A vouestreis pariès manco gaire
Per lou fusiou de petar catacan,
Vo de vioure d'estransi et de mourir de fam.
A bèn dire, qu'avès ? pas la mendro lipado;
Toujour faut bataihar ; se fès capturo ensèm,
Vous va derrabas de la dènt,
Et va manjas à l'enrabiado.
Siguès-mi, siguès-mi, seres bèn plus hurous.
Lou loup li respoundet : — Qu'es que mi faudra faire?
— Quasi rèn, dis lou chin ; japar à tout quistaire,
Eis mandians, eis pouilhous ;
Aflatar leis enfants ; sacher fa la cachiero
A soun mèstre, à la cousiniero.
Vous farant fèsto alors de touteis leis façouns.
Si pòut pas dire la boumbanço !
Oues de poulets, oues de pijouns,

Vant toueis leis jours vous arroundir la panso.
Lou loup reviscoula d'entèndre tout eiçò,
De seis ueis, dòu plesir, leis lagrèmos li couelount.
—He bèn, sourten d'eici.—Adounc coumo trecouelount,
Ves que lou coui dòu chin es pluma.—Qu'es acò?
—Pas rèn, li respoundet.—Pas rèn!—Oh! pas grand cavo.
— Mai enca? — Certèns jours estaca,
Bessai de ce que vias lou coulie n'es l'encavo.
— Estaca! dis lou loup; coumo! sias dounc gena
D'anar ounte voulès? — Per fes. Mai, m'enchaut gaire.
— V'enchautas pas, disès? He bèn mai, si bèn iou.
M'entouerni dins meis boues; coumpan, vous remerciou
De toueis vouesteis repas. Fasès-n'en vouesto afaire.

LOU LOUP ET L'AGNEOU.

—

Un agneou mouert dòu set beviè dedins un riau,
Tant beou et tant claret que semblavo un mirau.
Vaqui que de la devalado,
Dins l'espoir d'acipar quauquo bèsti escartado,
Arribo un loup carcagna per la fam.
Aguet bouen nas : — Sies bèn hardi, bregand,
De treboular moun abeouragi ;
Eme teis pas maudits fas ussar un lapoun ;
Espèro-mi t'en couira la liçoun ;
Diguet l'animau plen de ragi.
— Vous faches pas, moussu, li respouende l'agneou ;
Vous faches pas, mai regardas pu leou
Que, vous estènt dessus, iou mi trouvant dessouto,
Enca bèn luen de vous, es clar que lou lapoun,
Se n'en faut, coumo dias, pòu pas mountar amount ;

L'aigo, en raiant eu bas, l'embarro dins sa routo;
Vous la brutariou pas. — Mi la brutes, ti diou!
Et piei, de boueno part ai sachu que contr' iou,
N'as dit tant qu'as vougu l'an passat. — Ah! pecaire!
L'an passat? Eri encaro au vèntre de ma maire;
Teti' nca, respoundet l'innoucènt animau.
—S'es pas tu, dis lou loup, faut que siegue toun fraire.
—N'ai pas ges.—M'es tout un, es quaucun de l'oustau.
M'espargnas pas gaire;
Gèns et bestis, aqui mi voulès touteis mau.
M'es esta dich, de tout acò m'òufensi:
Lou loup, aqui dessus, au found de la fourèst,
Lou pouerto et piei lou manjo. Ah! mi diou, quand li pensi,
Qu'eme leis grands fa mau aver proucès!

LEIS LAIRES ET L'ASE.

—

Per un ase rauba dous laires disputavount ;
Un lou vouliè gardar, l'autre, un pau maquignoun,
N'en vouliè far de sòus. Lou premier dis de noun,
L'autre de si ; si..., noun..., toujour mai s'escaufavount;
  Patin, coufin.... Après bèn de resouns,
    Meterount man eis còups de poungs,
    A beis fichaus s'arresounavount ;
Bouto ! vague ! anen, zou ! pico que tu n'auras;
Còups de pèd au darnier, còups de poungs su lou nas!
      Dòu biai que s'en dounavount,
Aurias dich que lou tèms li manquesse au besoun.
Picas ferme, en effet, braveis gènts, lou tèms presso !
  Vaqui qu'arribo un tresième larroun

Que, leis viant anissas, vous mounto lou grisoun,
Et li brulo la poulitesso.
Souto la capo dòu souleou,
Quand s'es pas vist de rèis, coumo aqueleis dous laires,
Que, l'espaso à la man, cresènt far seis afaires,
Ant fach eis autres lou mouceou.

LEIS GRANOUIHOS QUE DEMANDOUNT UN RÈI.

—

Leis granouihos si lassant
D'esse toujour sènso mèstre,
Jangoulerount tant et tant,
Que lou diou Jupiter, de pòu d'un escaufèstre,
Coumo parèit,
Si decidet à li dounar un rèi.
Li lou mandet dòu ciel. Ero pas un arlèri,
Un prince entreprenènt, ambicious, tyran ;
Ero pauva, bounias, human.
A defaut de cabesso, aviè proun de matèri ;
Faut dire atou qu'aviè 'n beou plan !
Pamens, fet, dre soun arribado,
Un tau rafle dins l'er, et sus l'aigo un tau bran,
Que la granouiho espravantado
Creset la terro aprefoundado.
Aquelo espèço d'animau,

Per l'espòurir, sabès que li fau pau.
Tambèn, *sauve qui peut*, cadun lou large gagno ;
Qu va dins leis traus leis pu founds ;
Qu s'escounde dedins la sagno,
Dins leis canos, qu dins leis jouncs.
Lou gros, au found dòu marescagi,
Si va metre dessus lou nas
Mie pan, per lou mens, de fangas ;
S'agamòutis, esperant de couragi.
N'augerount de longtems alucar au visagi
Aqueou que si cresient que fouguesse un geant.
Sabès ce qu'èro ? Un calaman !
Soun aspect impousant fet pòu à la premiero
Que, per lou vèire, s'hasardant,
Auget sourtir de la sourniero ;
S'avancet, mai en tremourant.
Uno autro seguisset, piei uno autro, piei tant,
Que s'en fet uno tirassiero ;
Et la bando, à la fin, fouguè tant familiero,
Que n'en venguèrount à sauta
Su l'espalo dòu rèi ! — Lou rèi, plen de bounta,
Si facho pas de la maniero ;
Soufre tout et dis rèn.
La gènt granouiho, estounado, en vesènt
Que soun rèi èro mut et que si boulegavo
Escassament
Que quand l'aigo èro en mòuvament,

Et qu'alors toujour si viravo
Dòu caire ounte lou vènt boufavo,
Repepieguet : Ah ! sian pas gouverna !
Oh ! Jupiter, que rèi n'avès douna !
Regardas-lou toujour en memo plaço.
Nous meno en luè, disient dintre la populaço,
De mutinos qu'avient de front ;
Vivo lou bru ! vivo la glori !
Se voulen far parlar l'histori,
Faut pas d'un rèi qu'a leis couestos au long.
Jupiter, de seis cris aguènt la tèsto routo :
— Sies pas countènt, pople ingrat, bouto !
T'empentiras d'avant que siegue nuè.
Et sus lou còup li mandet uno agruè.
Lou mounarco, à soun arribado,
De granouihos d'abord faguet boueno ventrado.
Esquicho, empasso.... èro leou lès !
Et leis habitants dòu marès
De cridar encar mai ; et lou Diou de li dire :
— Sias tout de sacs mau plens. Oui, vire coumo vire,
Eme v'autreis eici li a toujour peiròu rout.
Se vous cresiou, fourriè leou chanjar tout.
Fouliè 'star coumo erias, vaqui d'abord per uno.
Avès vougu chanjar ? Jabo. Mai per fourtuno,
Quand vous aviou dounat un rèi bounias et dous,
V'en devias countentar..... D'aquestou arranjas-vous.

LA CÒUQUIHADO ET SEIS PICHOTS EME LOU MÈSTRE D'UN LÒU

—

Ti fises de degun. Lou sen ti va coumando,
      Et lou prouverbi ti va dis :
Qu vòut li va, et qu vòut pas li mando.
Dins uno fablo encaro, Esopo, meis amis,
D'aquelo verita la provo nous fournis.
      Leis còuquihados fant soun nis
      Eis samenas, quand presouniero
L'espigo tout-beou-just nèisse dins soun fourreou ;
      Ce qu'es lou tèms que lou souleou,
Rescaufant de seis fuès la terro touto entiero,
Tout ce que viout si cèrco et s'amo à sa maniero ;
      Tout puplo, et qu'à mens d'un hasard,
   Tout animau mete à proufit sa grano,

Balenos au found de la mar,
Sengliers dintre leis boues, calandros dins la plano.
Uno d'eleis aviè pamens
Lèissa passar la mita, per lou mens .
Dòu printèms la sesoun tant bello,
Tant courto atou, deis plesirs, deis amours,
Sènso n'en tastar leis douçours.
Que voùt dire? noun sai. Qu li ves? La femello
A piei, coumo sabès, un pau la tèsto ansin...
De bado, jusqu'au bout faguet pas la rebello ;
Entendet piei resoun ; si decido, à la fin.
Per enjitar encaro uno famiho.
Au pus espes dòu blad, em'un pau de bauquio,
Entre douis moutassouns vous arranjo soun nis,
Fa leis ueous, couat, leis espelis
De coucho, coumo poudès crèire.
Pamens rèn prenguet mau. Leis pichots, bèn nourris,
Coumoulavount lou nis que fasiè gau de vèire.
Acoto va proun bèn : mai, leis blads soun madus,
Que dòu peou fouletin recuberts tout-beou-jus,
N'èrount pas en etat de prèndre sa voulado.
Dins la peno et lou pensamen,
La maire (faut manjar) va cerca la becado.
Li recoumando entandoumen
D'èstre toujours alerto, et tenir bèn dament
Quand lou mèstre dòu lòu vendra far sa tournado.
« Li dis : à còup segur, vendra dins la journado,

« Eme soun fiou : escoutas bèn ;
« Seloun ce que dira, partiren toueis ensèm. »
A peno aviè quita sa niado,
Que lou mèstre, en effet, arribo eme soun fiou.
Vanto la pèço... — « A ce que viou,
« Lou blad es bèn madu, li dis ; aquestou sero,
« Faut anar, moun enfant, dire à nouesteis amis
« Qu'avant l'aubo, deman, toun paire leis espero ;
« Faren saucos ensèm. » Revengudo à soun nis,
La còuquihado
Dins l'espravant trobo touto sa niado.
Un acoumenço : « A dich qu'avant l'aubo, deman,
« Venguessount seis amis dounar un còup de man ;
« Que pourrient faire sauco eleis et sa meinado.
« — S'a dich qu'acò, dis la maire à l'auceòu,
« Presso pa'nca de faire sant Miqueou,
« Seis amis m'esfrayount gaire.
« Es deman, meis enfants, que faut bèn escoutar.
« Enterin, siegues gai, vaqui de que pitar. »
Lou vèntre bèn redoun, leis pichots et la maire,
Touteis amoulounas s'endouermount à la fes...
L'aubo parèit, d'amis pas ges.
La còuquihado en l'er, lou mèstre revènt faire,
Eme soun fiou, lou tour dòu lòu.
« — Li a douis jours qu'aqueou blad devriè tout èstre au sòu.
« Maugrabiou leis amis ! ant plus ges de vergougno ;
« Mi defautar ansin ! tambèn faut èstre iou,

« De mi fisar aqui !....: Moun fiou
« Li coumpten plus. Per faire la besougno,
« Vai leou, d'aquestou pas, pregar nouesteis parènts.
« Sount foueço, es ce que faut, et sount gènts d'autro meno.»
Leis auceous, de la pòu batient quasi plus veno.
— Maire, a dich seis parènts ! es aro... sount de gènts..
— A vous pas treboular, li dis la còuquihado ;
Es pas tèms de partir, dourmès, dourmès en pax.
La maire aguet resoun, degun parèisset pas.
L'home vènt mai faire sa passado
Eme soun fiou, per lou tresieme còup.
« — Tè ! sount mai pas vengus ! cadebiouri ! si pòut?
« Aqueou blad es resti ! l'espigo si degruno ;
« Toumbo en pèço... lou vènt v'espausso tout; ô qu'uno!
« Se fa nèblo deman, es tout perdu ! Moun fiou,
« Avèn tort leis premiers de coumptar sus leis autres.
« Deis parènts, deis amis, leis mihous sount nous autres;
« Souvèn-ti bèn de ce qu'eici ti diou.
« Sabès que fèn per s'espargnar de lagno?
« Faut que deman, tant que sian dins l'oustau,
« Prenguen touteis l'ouramo au premier cant dòu gau.
« Faut pas sounjar d'aver la cagno.
« Si boutaren en trin, et piei acabaren
« Nouesto meissoun quand va pourren. »
Dòu moumen que la còuquihado
D'eiçoto fouguet avisado :
« — Caspi ! diguet, es pa lou prepau d'hier ;

« Es aro, meis enfants, que faut faire sieis liard. »
Acò dich, leis pichots, en si fènt esquineto,
Sourtènt dòu nis, au meme instant,
Si rigoulant, vouletejant,
Si sauverount sènso troumpeto.

LOU MUOU QUE VANTO SA LIGNADO.

—

Lou Muou d'un Cardinau, que l'ourgueil dòuminavo,
(Parli dòu Muou, devires pas la cavo),
D'èstre de coundicien si dounavo leis ers.
La tèsto hauto eou caminavo,
Et de cousta vous alucavo
Eme d'ueis fiers.
Si fretavo eis chivaus, em'eleis counfisavo
Coumo s'èrount esta seis socis, seis pariès;
Et leis bardots leis mespresavo,
Èrount de tròup pichots messiès !
Em'eou jamai istavias gaire,
Que de la jumènto, sa maire,
Noun countèsse leis vaillantiès.
A tout instant eou s'en vantavo.
Sènso escupir, quand enregavo,
N'aurié parla dous jours entiès.

Lou fouli' ausir : dins Argier èro nado ;
Èro tant bello que dòu Dey,
Un grand prince l'aviè croumpado ;
Lou Papo un còup l'aviè mountado ;
Aviè manja dins leis grupis dòu Rèi ;
Et souto d'eou, à la parado,
Tau jour faguet sa petarrado.
Aviè passa leis mars ; s'èro atrouvado au fuech !
Dins uno villo presso, un jour... noun èro nuech,
A travès leis canouns aviè, premiero en tèsto,
Caussigant leis corps mouerts, intra per tau pourtau...
Et piei... que sabi iou ? ai oublida lou rèsto ;
Mai de ce que disiè n'aurias fach un missau.
Per tout acò, l'enfant boufi de glori
Aviè la pretencien d'èstre mes dins l'histori....
Devengut viei fouguet mes au moulin.
Quand mi parlas ! se l'esperavo gaire.
S'estransinant et plourant soun destin,
Aqui si remembret qu'un ase èro soun paire.
Prousperita souvènt nous embournié ;
Souvènt atou nous fa marchar de caire ;
Quand piei après nous viro lou darnié,
Vènt lou malur que nous mouestro à bèn faire,
Nouesto ourigino et lou pau que valèn.
Lou malur dounc es bouen à quauquarèn.

LEIS ANIMAUS ATACAS DE LA PÈSTO.

—

Un mau que douno l'espravant,
Mau, que lou ciel, si courrouçant,
Mandet, dins sa furour, per castigar la terro ;
La pèsto, perque pas vous n'en dire lou noum?
En etat dins un jour de puplar l'Acheroun,
Eis animaus fasiè la guerro.
Touteis plugavount pas, mai, degun n'èro franc.
N'en vesias pas plus ges, dòuminas per la fam,
De tout cousta cercar sa vido ;
Aflacas, relanquis, acablas de soun mau,
Leis vioures leis milhous li fasien ges de gau :
La pisto dòu gibiè n'èro pas plus seguido ;
Leis reinards ni leis loups,
Aqueleis bouens oubriés ! que dòu sang sount tant glous!

Saunavount plus ni moutoun, ni galino ;
Leis oues, entandòumens, li traucavount l'esquino.
Lou roussignòu espaloufi,
Sus d'un brout mourtineou, seis cansouns òublidavo ;
Leis gaus èrount soulets ; la couloumbo fougnavo ;
L'amour s'èro enfugi ;
Et ount'es plus l'amour, adioussias lou plesi !
Lou Lien tenguet counseou, disènt à l'auditori :
« Iou crèsi, meis amis, qu'es per nouesteis pecats,
Que lou bouen Diou nous mando esteis calamitas ;
Toueis leis jours, coumo vias, n'en parte per la glori ;
Touteis li passarian ; faut que lou pu courgous,
Si sacrifique eis trèts dòu celèste courrous,
Bessai qu'embarrara tout lou verin. L'histori
Nous disque dins tau cas faut faire un devoumen.
Sènso nous espargna, fen dounc noueste examen.
Iou voueli coumençar, et sènso preambulo,
Vous dirai que, sabi pas quand de fes,
M'es arribat, per countentar ma gulo,
De devourar de moutouns, d'agnelets,
D'agnelets, que, pecaire, èrount sènso defenso.
Que m'avient fach ? jamai la mendro òufenso.
Et meme, va dirai, dedins aquestou boues,
Au gardian, quauqueis fes, ai fa crucir leis oues.
Mourrai dounc, se va faut, voueli bèn mi semoundre.
Mai, mi sèmblo à prepau, et meme dins lou dret,
Que touteis, coumo iou, desplegount lou paquet

De seis pecats, sènso n'en ges escoundre,
Car chascun deou vouier, selon touto equita,
Que lou pu maufatan siegue sacrifica. »
« Siro, dis lou reinard, ah! sias un tròup bouen mèstre,
Sias tròup escrupulous, avès grand tort de v'èstre.
He bèn! avès manja de moutouns, d'agnelets ;
Aco vaut-i lou dire? es de petouns petets.
Devient-i pas mourir? Aro sount dins soun cèntre.
Tròup d'hounour ant reçu! devount èstre countèns
D'aver passa per vouesteis dènts,
Tandis que serient mouerts, bessai, d'un mau de vèntre.
Per ce qu'es dòu gardian, à moun sen, mi parèit
Que si v'èro cerca. Que n'en dias, touteis v'autres?
Dins soun ourgueil l'home crès èstre rèi,
Sèmblo que tout es siou, que li a rèn per leis autres.
Usurpavo un poudé qu'à vous soulet counvènt. »
En aqueleis resouns cadun vènt dire : *amen*.
Dins ce que diguet l'ours, lou tigre, la panthèro,
Degun aujavo tròup cava,
Bèn que dòu pu pichot pecat
N'aguesse proun per la galèro.
Toueis leis marris fenas, jusqu'eis pu marris cans,
Au dire de cadun, èrount touteis de sants.
L'ase vènt à soun tour, et dis : « Ai souvenenci,
Qu'estènt dins un draiòu que travessavo un prat,
La fam et l'òucasien, l'herbo fresco et mi pensi
Que lou diable tambèn, degue 'n pau s'en mescla,

Tout en fasènt camin, brigo eici, brigo eilà,
Lou fen n'èro pas miou ; faut dire ce que n'es. »
Alors cadun cridet : la vias la carougnado ?
A la mouert ! à la mouert ! Un viei loup, qu'autreifes
Èro esta proucurour, prouvet à l'assemblado,
Que foulié devourar aqueou marrit grisoun ;
Lou roumpu ! lou voulur ! qu'èro de tout l'encavo !
Manjar ce qu'es pas siou !... Te fichet un sermoun !...
Que vous dirai ! tout lou counseou badavo...
Et l'ai fouguet pendu, per servir de liçoun.
Leis paure'ant toujour tort, leis grands toujour resoun.

LOU MAU MARIDA

Que l'on vegue toujour si tenir per la man
Bounta eme beouta, mi maridi deman.
Mai coumo si ves, per countrari,
Poulits ueis plens de troumparie,
Bello tèsto pleno de garri,
Amours mesclas de jalousie,
La cadeno deis couers bagnado de lagremos,
Siou pas pressa de m'empachar de fremos !
De mariagis n'ai vist, n'ai vist tant et piei mai !
Jamai ges m'ant tenta, remarciant Diou, jamai.
Pamens (ce que m'estouno),
Aqui quasi cadun s'hasardo et si talouno.
Voueli vous parlar d'un que, s'estènt talouna,
Troubet d'autre parti que d'enmandar sa bello,
Avaro, suspichouo, jalouso, renarello,
Vrai demoun encarna.
Acò si ! per cridar qu'aviè pas sa pariero !
Davant que fouesse jour, l'ausias de la carriero.

Mari, varlets, cambrouo, cadun n'aviè sa part.
Si couchavount tròup leou, si levavount tròup tard ;
La fiho roumpiè tout ; èro uno degaihiero ;
Leis varlets d'arrougants ; bevient sènso resoun ;
Un bouihoun tròup salat, uno sauço mancado,
Uno brouqueto au sòu, aquito n'aviè proun :
Lou fuech èro à l'oustau. D'autreis fes, devagado
De saupre de seis gènts la secreto pensado,
Sus lou bout deis arteous, et de garapachoun,
Retenènt bèn soun halenado,
S'anavo metre à l'escoutoun.
Garo alors ! garo à vous lengo mau avisado !
Chambriero, qu'es qu'as dich, tè, vaquito un basseou.
Quatre jours...., ti faut tant. Toun paquet, souerte leou.
Ansin meña, tout soun mounde enrabiavo !
Repepiavo à soun home à lou far venir verd :
Moussu n'aviè ges de gouver,
Moussu risiè, moussu si proumenavo...
Ello aviè tout lou fai ...., tant qu'aviè uei dubert,
Dòu matin fin qu'au sero, en un mot, rampelavo,
Enca si dis, que quand su lou couissin,
La nuech vengudo, repausavo,
En pantaihant, l'ausias que renouriavo,
Et gnic, et gnac... Un beou matin,
Moussu, las de l'ausir, la mando à la bastido
Encò de seis parènts. Passavo aqui sa vido
Eme tanto Françoiso et sa sorre Cleroun,
Pierras lou bastidan et Jan lou pourqueiroun.

Quand la creset touto autro, après quauqueis mesados,
Soun home la recampo et li dis : — Countas-nous
Coumo es que passavias eilato vouestei gousts ?
Assas, li respoundet, mai lou fum mi mountavo
De vèire que leis gènts èrount piegi qu'eici.
Et Diou saut coumo tout anavo !
Ges de soins deis aves ; de rèn prenien souci.
De fleous !.. Boulegas dounc ; anen, un pau de mousco !
Va mandavi pas dire ; atou mi voulien mau.
Sabès qu'ai lou sang viou, que quauqueis fes espousco.
— Eh ! madamo, li dis, partènt de soun repau,
Soun mari bèn facha : se lou mounde que rèsto
Qu'un instant eme vous, n'a per dessus la tèsto
Et vous pòut plus sentir,
Que farant de varlet que, touto la journádo,
Vous veirant contro eleis mountado?
Et coumo li pourra tenir
Un home, que voulès que siè, touto sa vido,
Per lou faire enrabiar, nuech et jour, prochi vous ?
Retournas, retournas, ma bello, à la bastido.
Adiou. Et se jamai un sentiment tròup doux,
Uno tendresso mau garido
Mi fasiè faire enca 'n còup la foulie
De vous far revenir, que la mouert, dins moun lie,
Mi toque de sa man passido,
Et que dins l'autre mounde, agui, per mei pecats,
Doues fremos coumo vous sèns cesso à meis coustas !

LOU CAT, LA MOUSTÈLO ET LOU PICHOT LAPIN

—

Dòu palai d'un jouine lapin,
Viei casau que toumbavo en pèço,
Misè moustèlo, un beou matin,
Se fet mestresso. Es uno pèço !
Proufitet dòu moument, per li jugar lou tour,
Qu'èro ana faire à l'aubeto sa cour.
Lou mèstre l'estènt pas, sentès qu'èro coucagno !
Vous fa soun sant Miqueou, et pouerto aqui dedin,
A la pouncho dòu nas, soun pau de sant crespin.
Eou tandòumens batiè l'eigagno.
Après qu'aguè d'un pèd lòugier et gai,
Trouta, sauta, coumo si pòut pas mai ;
Bèn debrouta la farigoulo,
La lavando, lou pebre d'ai,
Fa de cardèlo uno sadoulo,

Et piei soun tour au petoulie,
Ounte fet sa cabrioulado,
Jan tournavo à sa traucarie
Fouert countènt de sa matinado.
La moustèlo aviè mes la tèsto au pourtissòu,
Fasiè babòu.
Juste ciel ! qu'es que viou ! dis, en vesènt l'oubriero,
Noueste paure Janet qu'es mes à la carriero.
Fouero d'eici, madamo, anen leou, sus lou còup.
Vo bèn, vau avertir toutaro
Toueis leis garris d'eiçito, et garo !
La damo au vèntre linge, au corps prim, loungarut,
Respoundet que la plaço èro au premier vengut.
M'estouni pas ! lou beou sujet de guerro.
Qu'un oustau, ounte faut, quand li voulès intrar,
Si touesse, tirassar lou vèntre contro terro,
Et anar plan de si despouderar.
Bouten aro lou cas que fouesse uno courouno.
Voudriou bèn saupre, cadebiou !
Quinto lèi per toujour la douno
A Jan, fiou vo nebou d'Andrè vo de Mathiou,
Pu leou qu'à Pau, pu leou qu'à iou ?
Ansin va vòut, dis Jan, la coustumo, l'usagi
Sount seis lèis que d'aqueou masagi
M'ant fach mèstre et signour ; et que de paire en fiou,
L'ant toujour fach passar en heiritagi,
De Thoumas à Simoun, d'aquest à Bourthoumiou,

(Qu'èro moun paure paire), et piei à **Jan**, qu'es iou.
Premier vengut! Es-ti un decret pu sagi ?
La damo, alors : — hòu vès, fes pas tant de cancan.
Tout acò mi roumpe la tèsto.
Per metre fin à la countèsto,
Fen-va jujar à Roumiouroumadan :
Èro un cat benhurous coumo un canounge... à taulo.
Un gatas, boueno catamiaulo,
Un sant home de cat, bèn vesti, gros et gras,
Que sènso aver, se voulès, la leituro,
Aviè, va teniè de naturo,
Un rude doun per jujar toueis leis cas.
Lou lapin diguet d'o. Leis vaquito arribas
Davant lou consou en fourraduro.
Harpemignot li dis : — Meis enfants aprouchas,
Aprouchas, si fèn viei, ai l'ausido un pau duro.
S'avançount touteis dous, coumo dous innoucènts.
Harpemignot, dre que sount à seis caires,
Mando deis dous coustas leis arpos en meme tèms,
Et leis mete d'acord toueis dous entre seis dènts.
Avis, avis eis pleidejaires.

LEIS FREMOS ET LOU SECRET

—

Coumo la dougo pau fidèlo
D'un barriou degleni lèisso escampar lou vin,
La fremo leisso ansin
D'un secrèt counfiat escapar la nouvèlo.
Dins sa tant lòugiero cervèlo
Lou gardo pas longtèms. La Fontaine va dis.
Fremos, d'uno resoun que cadun afourtis,
M'anessias pas cercar querèlo.
Vous faches pas. Quant d'home atou si vis,
Coumo vous autreis, deglenis.
Pichots et grands, escoutas esto novo :
Un que, la nuech, vouguet metre à l'esprovo
Sa mouiè, que dourmiè couchado à soun cousta,
Catacan jito un quiou que la fai ressauta.
— Qu'es acoto? et de qu'as? — Ma boueno Margarido,
Que mau de vèntre!... Ah! n'es fa de ma vido!

N'en pouedi plus ! ai ! ai !... lèvo-ti leou.
Sabi pas que vòut dire ? ai coumo de ramados.
Mi duerbount ? que doulours ! jamai amos damnados...
Perdi l'halen... ah !... ah !... tè, tè, vaquito un ueou !
— Qu saup que dies ? — Aluquo. — Es vrai, et mai qu'es
Que cavo ! — Asso, d'èiço gardo-ti de rèn dire. [beou.
Dins touteis leis cantouns s'en fariè que de rire :
Leis enfants à l'après, pertout ounte anariou,
Mi farien la chamado, et sèns cesso ausiriou
Parlar d'ueou, de galino ou bèn de poulinasso.
Sabes, s'acò seriè gracious.
Sa fremo va creset ; èro un pau gigelasso ;
De n'en jamai parlar proumetet seis grands dious.
Tant que dòuminè la sourniero,
Aqueou serment proun bèn tenguet.
Mai lou jour s'aprouchant, pau-à-pau si foundet,
Coumo prochi lou fuech vesès foundre l'aihet
Quand s'òublido la cousiniero.
Au còup de l'*angelus*, l'espouso matiniero,
Daise quito lou liè, mete un mouchoir de coui,
Si passo un coutihoun, fa'squiar lou farroui,
Et patins à la man, descènde à la carriero,
Pico au premier oustau : — Vesino durbès leou.
— Sias vous ? — Ah ! se sabias ce que vous vèni dire !
L'home... n'en digues rèn, s'es acoucha d'un ueou.
— Voueste home, mi disès ? Pantaias ? voulès rire ?
— Nani vous diou, a fa, vous va cresès vo noun,

Un ueou, sènso mentir, qu'es pu gros que lou poung.
Au noum de Diou, va repèti, coumaire,
Qu'eiçò si sache pas ; l'home mi vougniriè.
— Vous trufas, li dis l'autro, ah! mi couneissès gaire.
Sigués tranquilo, anas. — Adioussias. La mouiè
De noueste gau-galin s'entouerno soulajado...
De countar aqueou cas, l'autro, despetugado,
Leou leou va l'abrudir en mai de dès endrets :
Au luech d'un ueou n'en bouto tres.
Sian pas encaro au bout, car uno autro coumaire
Parlo de quatre. En un mot, de tout caire,
S'en conto la nouvèlo ; es dicho au lavadou,
A la plaço, au moulin, à la counfèsso atou.
De la villo passet bèn leou à la bourgado.
Chascuno un panouchoun metet dins la bugado.
Ansin, lou meme jour, es apresso en cadun,
Toujour dins lou secret : mai n'en èro plus un.
Coumo lou noumbre d'ueous, graci à la renoumado,
De coumaire en coumaire anavo ansin creissènt,
Dins touteis leis oustaus, lou sero, à la veiado,
Si parlavo de mai de cènt !

LEIS DOUS PIJOUNS.

—

Ensèm vivient dous pijouns bouens amis.
Un d'eleis, las dòu repau dòu lougis,
A la foulie de vouiher faire
Un viagi long per vèire de païs.
L'autre li dis : — Et voueste fraire
Lou leissares? si languira ;
Li a rèn de pu marrit que d'èstre separa.
Mai v'es tout un, vous qu'aimas gaire...
Mechant! se sias insensible eis amours,
Au mens que la fatigo et leis dangiers dòu viagi,
De v'en anar ansin vous lèvount lou couragi.
Sian encaro d'hiver, esperas leis grands jours.
Qu'es que vous presso tant? tout esca, sus ma tèsto,
A passa un croupatas qu'a fa quielar lou gau ;
Es signe de malhur, n'aurai ges de repau ;
La nuech, lou jour vau soungear que tempèsto,

Marrit rescontre, arrets, lou faucoun, lou fusiou:
Ah! paure ! mi dirai, vaqui que si fa niou ;
Qu saup ount'es? a-ti ce que desiro?
La sousto, un bouen soupa ; lou couer gai... manco bèn?
D'eiço fouert esbranla, noueste pijoun souspiro.
Mai, lou tic de partir pau après li revènt.
Anas cercar, acò v'aviè à la tèsto.
Aquest èro d'avis de si faire savènt.
Per acò de roudar s'èro fach une fèsto,
De vèire de seis ueis, dins leis autreis climats,
Ce que fasien lou patu, lou voulaire.
Èro curiou. Anen, vous lagnés pas,
Diguet à l'autre, istarai gaire.
Quand cresès dounc que mi fourra de tèm?
Tres jours. Aqui n'a proun per mi rèndre countènt.
A soun retour ausirés voueste fraire,
Seis fourtunos vous countara
Acò v'espassara.
Oh piei, vesès, aqueou que si mourfounde
Dins soun casau,
Que jamai ves lou mounde
Que per un trau,
Que vous dira? toujour la memo histori.
Iou mi fourra que de memori,
Toueis meis contes vous farant gau :
Vous dirai èri aqui, m'arribet talo cavo...
Vous semblera que li sias coumo iou.

Sus acoto, en plourant, si digueroumt adiou.
Noueste pijoun parti, lou levant que boufavo,
Adus la plueio, et que plueio, grand Diou!
Per s'assoustar troubet que lou fueillagi
D'un aubre que n avié quasi plus rèn de viou.
Lou souleou pareit mai; si remete en vouiagi
Tout remuihat, si seco coumo pòu.
Dins un garat ves de graniho au sòu;
Un pijoun li pitavo. As rèn dins lou gavagi,
Si dis, trobes de vioure et pièi de coumpanié !
Oubliden la chavano et reprenguen couragi.
Li volo, es presounié.
De la casso à l'arret sabié pas la magagno.
L'auceou que se ves engaja,
Boundo, arpatejo. Aurié proun agu lagno
Se l'arret un pau vièi fouesse pa' endaumaja.
De l'alo et de la pato à forço d'eigreja,
Russis à se desfesseja
De la bendo que l'embaragno.
Quauco plumo restet. Lou piègi dòu destin
Fouguet qu'un vièi ratié, qu'en l'èr fasié l'aleto,
Veguet noueste paure mesquin
Que, tirassant la courdeto
Et leis troues de l'arret ounte s'èro arrapa,
Avié l'èr d'un foussa de Tòuloun escapa.
Lou ratier l'es dessus. De seis arpos damnados
Estregne l'animau, lèst à far soun repas...

Mai qu vous a pas di que, d'amount deis nioulas,
Uno aiglo, au meme istant, eis alos relarjados,
Coumo un uiau toumbo sus lou ratiè.
S'anissount. Lou pijoun que ves la batariè,
S'esquiho, et, s'envoulant, se sauvo en un masagi.
Cresiè qu'enca 'no fes escapa dòu naufragi,
De lou persecutar lou sort s'alassariè.
Mai, un marrit pitouet (quand mi dis d'aquel iagi!
Sabès pas, leis enfants, quand pouedount far de mau
Va croumparien); vous li mando un caillau
Que se fouesse pu gros coumplissiè sa journado,
Per dire mies sa destinado ;
Lou vèntre, en haut lou deviret.
De vouiajar maudissènt la pensado,
La pauro bèsti, matrassado,
Si redreissant coumo pousquet,
A mita mouerto, esplumassado,
Drech au lougis se retournet ;
Tirassant, l'alo, desrenado,
Et caminant à pèd couquet,
Eme proun peno l'arribet,
Sènso plus de ragouissinado.
O moument fourtuna! v'ounte aqueleis amis,
Après tant de dangiers, d'alarmos, de soucis
L'un eme l'autre si vegueroun
Encaro ensèm dins lou meme lougis!

Que de caressos si fagueroun t!
Que de cauvetos si digueroun t!
Que de douçours!.. Lou bounhur qu'esprouverount
Si sènte mies que noun si dis.

LOU BASTIDAN, SOUN CHIN ET LOU REINARD.

—

En fet de bouens vesins parlas-mi dòu reinard,
Dòu martre eme dòu loup... Sarpajeou! quinteis laires!
S'aviou à far bastir m'en tendriou à l'escart.
Lou prenmiér d'aqueleis coumpaires,
Et bessai lou pu maufatan,
A touto ouro dòu jour despièi longtèms gueiravo
Leis galinos d'un bastidan :
D'un ueil groumand leis alucavo ;
Prochi d'eleis roudoulejavo ;
S'inginiavo cènt tours ; mai ni per èstre fin
Avié pa'nca pouscu metre man eis poulardos.
La pòu de rescountrar quauque piege, lou chin,
(Manco bèn) lou fasiè teni dessus seis gardos.
D'autre cousta la fam... Èro dins lou jambin.
— Coumo ! disiè dins soun pegin,

Sera-ti di que la canaio
Toujour si trufara de iou!
Nuech et jour siou sus pèd, l'hiver coumo l'estiou,
Sènso pousquer faire ripaio.
La fringalo me tue, et lou gus, en repau,
Sènso sourti quasi de soun oustau
Tout li russis ; Diou saup, dins l'an, de sa poulaio,
Deis poulets, deis capouns, ce que n'en fa d'argènt!
L'aste meme n'en viro et s'en vougne en famiho.
Iou, s'un vieil cascaras toumbo souto ma dènt,
Mi viouti de plesi coumo s'aviou fa piho.
Oh! lou marrit mestier qu'es aqueou de reinard!
Bouto! bouto! canaio, espero que sie tard,
Tau plourara que ris et bèn rira que plouro.
Va voueli tout saunar. Oh! l'a pas de bouen Diou!
Perdrai moun noum, vo bèn si parlara de iou.
Ansin mounta, dins soun couer venjatiou,
Dòu premier souen chausisset l'ouro.
Per far soun còup poudiè pas chausi miou ;
Lou mèstre et leis varlets fasient petar la narro.
Ajoucas sus sa barro,
Leis poulos, leis poulets, leis capouns tout dourmiè.
Lou chin meme, sus sa paihado
Pantaiavo et pregemissiè.
Sentiè deja la mau-parado.
Lou mèstre, va faut dire, en laissant tout badiè
Lou galiniè

Fet uno fièro talounado !
Après cènt viro-vòuto arribo lou bregand ;
Implet l'ajoucadou et d'espaime et de sang.
As proun canta, beou gau ! Catarino endourmido
A ta voues dòu matin se revihara plus !
Touto la poulaio agounido,
Toumbo coumo la grèlo ou coumo leis perus
Quand l'aubre es espòussa. Lou bourreou ges n'òublido.
Capouns, poulos, poulas, va meno tout darrè.
Vous n'en faguet un mourtalagi !
Après s'implet lou pies, lou rèsto va leisset.
Qu'espetacle, grand Diou, quand lou jour pareisset !
Que terro sòu de mouert ! Esfraia dòu carnagi,
Lou souleou plen d'ourrour varet per s'entournar.
Lou bastidan troubet de recours qu'à renar
Contro seis gènts, lou chin, es pas miracle.
Ah ! maudich animau, que deourriou fusihar,
Perqué japaves pas un pau d'avant lou chaple ?
— Et vous atou perque pas farouihar ?
Se vous mèstre et rentier, se vous qu'aco regardo,
Sènso aver bèn clava, vous couchas, v'endourmès ;
Voulès que iou, que l'ai ges d'interès,
Iou, simple can, per rèn mounti la gardo ?
Que prengui la civeco ? Ah ! siou pas tant matras ;
Mi couqui voulountier, coumo vous, quand siou las.
Lou chin aviè resoun. Li mancavo que d'èstre,
Per si faire escoutar, en lue dòu chin, lou mèstre ;

Mai, quand mi dias, coumo n'èro qu'un chin,
Li fouguet respoundut à grands còups de gourdin.

Qu que siegues, o tu, que sies chef de famiho,
Voues garda toun argènt, teis graniers et ta fiho,
Dernier à ti couchar, fai lou tour de l'oustau,
Assouero bèn la tanco e manejo la clau.

L'ESQUIROU ET LOU REINARD.

—

L'home de sen d'eou-meme se mesfiso.
Quand, manco d'atencien, vo per quauco soutiso,
(Qu n'en fa pas!) s'es mes en marrit cas,
Deou troubar quauque biais per sourtir d'embarras.
Un esquiròu va nous lou faire vèire.

Lou fet que vau countar, bessai
Vous semblara qu'es pas de crèire.
Pamens l'a rèn de pu verai.
Qu n'en doutariè quand dirai
Que lou tèni de ma vesino
Et d'un avoucat dòu palai !
Ueils brihants, taiho mistoulino,
Gai, vivournet, un esquiròu
Au peou lusènt, à couet ramado,
Et dessus d'eou requinquihado,

En un mot, poulit coumo un sòu,
Per uno bello matinado,
Dedins un boues, dessus un pin
D'uno branco à l'autro sautavo ;
A seis brouts pièi se pendoulavo ;
Et pièi, tout coumo un baladin
Sus sa couerdo, si balançavo.
Pu fouert qu'acò : — si quihant au pus aut
(Vous fai tramblar !) l'on lou vesiè d'un saut
D'aqui boundar sus la cimo d'un roure !
Imprudènt, qu'es que fas ? Un reinard que lou vist,
Per l'agantar, se toumbo, au pèd deis aubres courre.
— Quintou moucèu ! Flatejen-lou. — Li dis :
— Se per lou saut si dounavo de prix
Lei gagnaries. Quintou sautaire !
Tires deis tious. Un jour, m'en souvèni, toun paire,
Tant renouma coumo soun davanciè,
Eis aplaudissaments deis bèstis dòu terraire,
De vounte sies sautet sus lou falabreguiè
Qu'es eici d'aquest caire ;
A pau dire l'a bèn, o, per lou mens, dès pas.
Mai qu'es acò per tu ? — Dòu prepau que lou flato
Tout enfla, l'esquiròu faguet lou darnagas.
Vòu sauta, rèsto court. Velou souto la pato
Dòu reinard que, galoi, n'en va far soun repas.
Lou gusas, toueis leis jours fasiè pas talo fèsto!
Enterin, l'esquiròu noun perdet pas la tèsto ;

(Leis bèstis, quauqueifes ant de mouments d'esprit.)
— Oh ! lou gros cabridan que ti va dins l'aureiho !
Dis au reinard. La pòu de l'animau maudit
Sesis aquest alors, que pouerto à l'endret dit
Seis ounglouns, en lachant soun presounier que veiho
Au moument que pourra lampar dins la fourèst.
Ce qu'arribo ; s'escapo, et reinard à l'après.
Noueste esquiròu, foueço pu lèst,
Si sauvo sus un frai. Matat de l'aventuro,
L'autre, pamens, vòu far boueno figuro,
Et, per soun paroulit vòu mai l'embabouinar.
— Arrier, dis l'esquiròu ; maufatan de naturo !
Uno liçoun vènes de mi dounar.
Ti dirai à moun tour uno cavo seguro :
Es que fin eme fin vouelont rèn per doubluro.

DISCOURS EN PROVERBES PROVENÇAUX.

(Ce discours en proverbes provençaux, lu dans la séance publique de l'Académie d'Aix, du 8 juin 1844, fut précédé des réflexions suivantes de l'auteur.)

« On a dit avec raison, des proverbes, qu'ils étaient la morale des peuples ; c'est surtout vrai des proverbes provençaux. On découvre dans le plus grand nombre, un sens profond ; les uns renferment des règles de conduite très sages, d'autres apprennent à connaître les hommes, et, il en est tel qui, par le piquant de son trait, ne le cède pas aux pensées les plus ingénieuses de Labruyère. La langue provençale se meurt, il est vrai, mais son génie ne mourra pas ; on le retrouvera toujours dans ses adages populaires.

« Le discours que je vais avoir l'honneur de vous lire date de près de trente ans. Il a souvent égayé quel-

ques cercles d'amis ; peut-être a-t-il dû son succès à leur extrême obligeance. Quoi qu'il en soit, comme ce n'est au fait qu'un badinage, je ne l'avais pas cru digne d'une assemblée pareille à celle de ce jour. Aussi, sans le respect que j'ai pour le sentiment de l'Académie, jamais n'aurais-je osé vous le donner. J'ai cédé, non sans crainte, à une demande unanime et pressante qu'excuse l'amour que nous avons pour l'idiome du pays.

« Si cette lecture peut avoir aujourd'hui son utilité, c'est, sans doute, que, placée entre les discours remarquables que nous venons d'entendre et les morceaux intéressants qui vont suivre, elle pourra distraire un moment les esprits absorbés dans le sérieux des sujets.

« Cette œuvre qui, dans son exécution, va se montrer à vous comme une difficulté vaincue, n'a été composée qu'avec des phrases dès longtemps toutes faites, prises çà et là parmi les proverbes connus et fournis par la mémoire. Le choix du sujet à traiter une fois fait, le sens qu'ils renfermaient y a déterminé leur place, à l'exception de quelques mots étrangers, imposés par la nécessité, pour servir de liaison ; ils ne forment absolument qu'un ensemble presque homogène.

« Sa brièveté fera peut-être sa fortune. Heureux serai-je, si, durant son débit, quelque auditeur impatient ne dit, à part soi, avec, Scudéry : *Vous voulez nous assassiner de vos proverbes?* »

« Lou tròup tard au labouragi es la rouino dòu meinagi. » Aqueleis paraulos soun tirados deis prepaus deis encians que parlavount coumo sant Pau eme la bouco duberto.

MEIS FRAIRES,

A tout pecadou misericordi ; faut qu'un bouen moument ; la fe sauvo l'amo.... Aqui dessus, vous endourmires, se vous atendès au mounde ; qu n'ause qu'uno campano n'ause qu'un son. Prenès l'Evangilo (ounte escrit sount leis barbos calount) et veires : que *la fe sènso leis obros es uno fe mouerto*. En effet, qu vòut un bouen beoure faut que si lou prèngue. Lou salut es noueste proumier afaire ; et se voulèn pas un jour jitar lou manche après la destrau, li devèn trabaihar d'houro. La matinado fa la journado. Tal es lou sujet de moun discours. Per aver de boueno aigo faut anar à la boueno fouent ; es per acò qu'implouraren leis lumieros dòu Sant-Esprit. Et coumo jamai sauço n'a gasta pèis, dires encaro eme iou : *Ave Maria.*

Imités pas, meis fra'res, la mouihé dòu pourquier, que quand vènt lou souer s'entrèino. Lou tèms perdu

si pòut pas recouvrar; qu fa pas quand pòut fa pas quand vòut. Pan de vièiesso si deou pastar en jouinesso. Esperes pas que vous agount rauba l'ai per far la pouerto novo ; es justament faire venir après la mouert lou medecin, ou la moustardo après dinar. Jamai leis darniers n'ant gagna leis joios. Et sant Silvèstre, me dires? Sant Silvèstre? Se courresse pas leou l'y poudiè plus èstre. Voudrias esse à Diou et au mounde ; l'ai de dous mèstres, la couet li pelo. Lou mounde n'es que lacs et lecos ; tout ce que luse n'es pas d'or. A quinge ans lou diable èro beou, et quand pousquet plus far de mau si faguet ermito ; quand leis pouercs sount sadouls leis cereios sount amaros. Va diou à tu fiho, entènde-vo tu nouero. Ce que lou beguin adus, lou suari v'empouerto. Talo vido, talo mouert ; qu es na pounchu pòu pas mourir carra.

Mi dires, meis fraires, que faut pas tuar tout ce qu'es gras ; que li a tèms per tout. Vous respoundrai que faut batre lou ferri quand es caud. Ajustas qu'es escrit qu deou pourtar lou bast ; que n'es dòu salut coumo deis mariagis; que quand sount acourdas dins lou ciele en terro s'acoumplissount, et qu'au rèsto, en qu Diou vòut bèn, sa trueio fa de cadeous. Es proun vrai ; mai, quant li a de Diou? Uno dindouleto fa pas lou printèms. Diou dis aussi : ajudo-ti iou t'ajudarai.— Faut que jouinesso passe ; lou sen es goi, vènt lou darnier ; eme lou

tèms leis nespos si maduroount. — Meis fraires, qu compto avans l'hoste compto doueis fes. L'home proposo et Diou disposo ; hui s'assian, deman s'assian plus. La mouert regardo degun et faut qu'un còup per tuar un Souisse. Es ansin qu'eis pu fins leis braios li toumbount, et es au debasta de l'ai que si counèit la macaduro.

Per bèn finir faut bèn coumençar, et es surtout dins l'afaire dòu salut que faut la countuni ; aqui fès n'en cènt mancas n'en uno, avès rèn fa. Per un point Martin perdet soun ase.

Qu bèn fara bèn troubara, et bèn rira qu rira lou darnier. Aquesto vido n'es qu'un passagi : un jour siegue l'autre, et gouto à gouto si vuejo la bouto. Se manjas voueste pan blanc proumier, se vous gardas pas uno pero per la set, seres à la fin pus en fatigo qu'un courdounier qu'a qu'uno fourmo ou que lou bourreou quand vòut faire Pasco. Li a rèn de pu mal aisa à escourtega que la couet : es au founs que soun leis espècis, et qu aura begu lou vin fourra que begue leis escoulihos. Aures bel alors cridar : au secours ! au secours ! aures lou secours de Piso, tres jours après la bataiho.

Siou pas, meis fraires, d'aqueleis gènts que troubarien d'oues en un leou. Leis roucas soun durs pertout,

n'en counvèni : sàbi que li a pertout sa lègo de marrit camin, qu'au peiròu deis doulours toueis l'avèn nouesto escudello, et cadun saup ce que bouihe dins soun oulo. Au bèn, au mounde, li a ges de soulas que noun siegue segui d'un *hélas!* Après tres jours, l'on s'ennueio de fremos, d'hostes et de plueio ; mai au mens après la plueio vènt lou bèu tèms, et fremo mouerto, capeou nòu ; qu a patienço a paradis.

Li a rèn sènso peno, et bouen dret meme a besoun d'ajudo. ***Fès-vous d'amis en fènt de bèn eis paures*** ; l'aumouerno a jamai apauri degun. Et pièi, còup d'argènt es pas còup de mouert. Argènt fa tout, bèn faire passo tout. Lou bèn s'en vai et la vertu rèsto. Per countrari, qu'es que vesèn? Cadun eici prècho per seis biassos ; lou gras saup pas de que viout lou maigre. Qu a bèn dina cres leis autres sadouls ; s'es generous v'es de ce qu'es pas siou ; de la pasto de moun coumpaire, grosso poumpo à moun fihòu. Es pas lou tout, sènso si souvenir qu'ourgueil et graisso Diou l'abaisso, n'en voulès mai sacher que mèste Moucho ; quand v'avès à la tèsto v'avès pas eis pèds ; cadun si fouito à sa modo, cade jardinier lauso seis pouerris ; li a pouerris et pouerris ; au juc et au vin l'home si rènde couquin ; leis enfants pichouns fant foulejar, mai quand sount grands, fant enrabiar ; leis fihos, que vous dirai? qu fihos gardo et pouercs meno (parlant sènso respect) a

proun preno ; leis fremos, coumo leis carrèlos, se noun sount vounchos, sount renarellos ; d'ounte deurriè veni la clarta vènt la sourniero ; se sias mascara va sias que per de carbouniers ; se recebès de mau es que deis vouestres ; fès de bèn à Bertrand... Lou tròup es tròup ; d'aboundànci de couer ma bouco parlo ; qu es rougnous que si grate. M'arrèsti, meis fraires, perce que touteis leis veritas sountpas bèn dichos, et au mai va boulegas, au mai sènte ; d'aillurs, leis paraulos longos fant leis jours courts, et pièi, coumo si dis : es perdre soun sermoun que de prechar en de sourds. Ansin, sènso prechar miejour à quatorge houros, finirai en vous disènt : qu bèn manjo et bèn bèu, fague tambèn ce que si dèu... Au partir d'aqui, meis fraires, ce que si couit pas pèr nautres laissen vo rabinar ; qu a seis fuados, que leis debane. Iou siou d'Auruou..... Adioussias.

DISCOURS D'OUVERTURE

Prononcé au Roumavagi dei Troubaire, à Aix,
le 21 Août 1853.

—

Messies et Meidamos,

La villo d'Arles, vounte, après la lengo latino, la Prouvençalo se li es la premiero parlado, aguet, l'an passat, coumo sabès, lou Coungrès deis Troubadours. L'accueil tant gracious que li fouguet fach, lou brut que fagueroun, la memòri que s'en gardo, leis a encourajas à n'en tenir un nouvèu aquest an ; et es la villo d'Ais qu'a agut sa preferanço.

S'assian.

Es eicit que, pèr tèms, lou Prouvençau a agu tant de renoum, recegu tant de trioumphes, siegue à la cour dòu bouen rèi Rene que, tout Franciot qu'èro, se plaisiè à l'entèndre et souvènt à lou parlar, siegue dins

leis Cours-d'Amour. Leis vieihos archivos deis coumunos, tout coumo leis encians registres deis noutaris, fant fe qu'es dins aquelo lengo que de grands afaires se tratavount.

Es en Prouvençau que, dins leis salouns dauras, leis belleis damos s'entretenient. Èro eme la memo graci que leis damos d'hui sabount nous encantar. Es dins soun dous lengagi que de jouines et tendres couers s'esprimavount soun amour, et que leis pouètos fasient seis tant poulidos cansouns ! Enfin, es aquelo lengo qu'aqueleis que nous ant alacha nous parlavount encaro, en nous trignoulant et nous tintourlejant.

Bello lengo, que sies devengudo? As subi lou destin deis plus bellos cavos d'aquestou mounde ! Tant es vertadier que tout s'afeblis, que tout prèn fin et passo ! Que disi : tout passo !... Lou Prouvençau passara pas. Ce que n'en rèsto dins de vieis libre mouestro qu'eme resoun l'on n'en fasiè grand cas. De nouvèus pouètos, animats encaro de l'eisemple deis davanciers, escaufats dòu meme fuech qu'enflamavo soun genio, inspirats coumo elleis dòu diou deis vers, se sount hasardas dins lou sacra valoun. Aqui ant atrouba leis piados deis Musos antiquos, que l'on cresiè perdudos, et, per soun talènt, s'en sount rendus leis favouris, vo, pèr va dire plus familiarament, leis enfants gastas.

Coumprenès, Messies et Meidamos, qu'en parlant ansin me tiri moudestament arrier. Partajarai vouestro

admiracien per leis obros de tant brihants esprits, mai li pretèndi pas. Avèn pas tant de front. Ma part sera proun boueno se pouedi coumptar sus vouestro indulgenci et sus d'un pauquet d'aquéu respèt que s'estaco eis pèus gris.

Voudriou bèn vous dire eicito un mot de touteis aqueleis amis dòu *Gay Saber*; et, selon l'impressien que n'ai reçu dins moun amo, vous pintar l'esprit et lou talènt de chascun d'eleis emé la memo verita qu'un bouen pintre pourriè va faire de seis trèts. Mai li auriè un pau de croio à iou de v'entreprèndre, n'en vaqui per uno, et, per l'autro ma plego seriè abord longo. Saubriou bèn quand auriou coumença, mai sabi pas quand auriou fini. Faut pas qu'à parlar vous prengui un bouen troues d'aquesto seanço.

A prepaus de seanço, vous dirai que, per que fouesse pas tròup longo, avèn mes de caire, en fasènt noueste prougrammo, de pèços plenos d'agrament et de graci, fouert poulidos, es verai, mai deisqualos leis autours sount pas vengus. A fougu de forço, et coumo èro juste, dounar la preferanço eis presènts. Sabès leis prouverbis : *Qu l'es heireto ; es aqueou qu'es au moulin qu'engrano.* Uno seanço coumo aquesto pòut èstre coumparado à-n-un repas : li a quauqueis fes tant de plats, que l'on n'en leisso sèns li toucar, emai bouens que siegount. L'esprit deis auditours, coumo l'estoumac, vòut pas èstre engavaissa. Avèn pas vougu que nous

diguessias : Lou tròup es tròup. Leis pèços qu'a fougu laissar à l'oumbro (nous es esta couiènt) sount aqueleis de MM. Garcin, de Draguignan ; Thouron, de Touloun; Pierquin de Gembloux, de Paris ; Peyrottes, de Clermount-l'Eiraut ; Gimon, de Seloun ; de l'abbé Sabatier, cura d'Aureilho ; de Mllo Léonido Constans, dòu Var ; de...... m'arrèsti ; vesi que fau mau de vous leis noumar, per ce qu'en vous leis fasènt counèisse, rèndi pu viou, acot es clar, lou regrèt qu'aures de pas ausir seis vers.

Revèni à moun prepaus ; es, Messies et Meidamos, per remetre en hounour la lengo prouvençalo que leis Troubaires de divers endrets, et quauqueis-uns vengus de proun luench, se sount acampas eicit. L'on pòut dire de segur que la fougo d'hui per venir leis entèndre, aquesto bello assemblado, vounte se li ves de savènts, de magistrats, de damos et de tout ce que li a de pus avant dins la cioutat, parlount mai en sa favour que tout ce que pourriou n'en dire. Mi tèisi dounc et vau lei leissar cantar. Li gagnares.

STANCES DE RACAN.

—

Tircis, il faut penser à faire la retraite,
La course de nos jours est plus qu'à demi faite,
L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez vu, sur la mer de ce monde,
Errer au gré des flots notre nef vagabonde :
Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable,
Quand on bâtit sur elle on bâtit sur le sable ;
Plus on est élevé, plus on court de dangers.
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête,
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des maisons de nos rois que des toits des bergers.

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,




ESTANCIS DE RACAN.

—

Tircis, li faut pensar, regagnen la meinado.
La blesto de ma vido es eis tres quarts fielado,
Dins rèn de tèms si vian au bout de nouesteis jours.
Dessus leis grandeis mars la favour mensoungiero
A proun fach esgarar nouesto barco lòugiero,
Seriè tèms que dòu port tastessian leis douçours.

Lou bèn de la fourtuno es tròup sujet à terme,
Qu sus d'ello bastis, bastis pas sus lou ferme ;
Au pus aut l'on si trovo au mai li a de dangiérs ;
Leis pins sount masantas quand fa de bourrascado,
Et, s'es vist, deis bargiers quand la caso es sauvado,
Leis casteous deis signours demoueroumt pas entiers.

Oh ! qu'es hurous aqueou que pòut de sa memori
Escarfar per toujours l'ambicien de la glori,
Que nous tènt carcagna per l'angouisso et la pòu,

Et qui, loin, retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A, selon son pouvoir, mesuré ses désirs !

Il laboure le champ que labourait son père ;
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés ;
Il voit, sans intérêt, la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres présages
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire :
Son fertile domaine est son petit empire ;
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau ;
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces ;
Et sans porter envie à la pompe des princes
Se contente chez lui de les voir en tableau.

Il voit de toute part combler d'heur sa famille,
La javelle à plein poing tomber sous sa faucille,
Le vendangeur ployer sous le faix des paniers,
Et semble, qu'à l'envi, les fertiles montagnes,
Les humides vallons et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Il suit aucune fois un cerf par les foulées,
Dans ces vieilles forêts du peuple reculées,
Et qui même du jour ignorent le flambeau,

Et que saup, un pau luen dòu poudé que coumando,
Vioure, dins soun oustau, de ce que Diou li mando,
Et s'estènde pas mai que noun a de linçòu.

Eou trabaiho lou bèn que lauravo soun paire,
Et, l'estèvo à la man, jamai s'entrèvo gaire
De ce que fant leis grands eis chambros assemblas,
S'enchauto pas nimai se sus mar fa tempèsto,
Et s'aluco leis nious que passount su sa tèsto
N'es que per lou souci que li dounount seis blads.

Mèstre de seis passiens a tout ce que desiro,
Sa terro es un rèiaume ounte coumando en siro ;
Sa cabano es per eou un palai encanta,
Seis despartaments sount seis jardins, seis ferraillos,
Et, sènso èstre envejous deis poumpos de Versaillos,
Leis ves dins de tableous que leis mousco'ant pita.

Li vènt tout bèn de Diou : ves, la joio dins l'amo,
A plen pougnet lou blad toumbar souto l'ouramo,
De moulouns de rasins, uno bando d'agniers
Que fant trimar leis ais à travès la campagno,
Et dirias que tout l'an lou valoun, la mountagno,
S'entèndount per emplir sa croto et seis graniers.

Un fusiou su lou couel, segui de chins de raço,
Au senglier quauqueis fes s'en va faire la casso
Dins de boues souloumbrous que vient pas lou souleou;

Aucune fois des chiens il suit les voix confuses,
Et voit enfin le lièvre, après toutes ses ruses,
Du lieu de sa naissance en faire son tombeau.

Tantôt il se promène au bord de ses fontaines,
De qui les petits flots font luire, dans les plaines,
L'argent de leurs ruisseaux parmi l'or des moissons ;
Tantôt il se repose, avecque les bergères,
Sur des lits naturels de mousse et de fougères
Qui n'ont d'autres rideaux que l'ombre des buissons.

Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse
Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse
A vu dans le berceau ses bras emmaillotés ;
Il tient, par les moissons, registre des années,
Et voit, de temps en temps, leurs courses enchaînées
Vieillir avecque lui les bois qu'il a plantés.

Il ne va point fouiller aux terres inconnues,
A la merci des vents et des ondes chenues,
Ce que nature avare a caché de trésors,
Et ne recherche point, pour honorer sa vie,
De plus illustre mort, ni plus digne d'envie,
Que de mourir au lit où ses pères sont morts.

Il contemple, du port, les insolentes rages,
Des vents de la faveur, auteurs de nos orages,
Allumer des mutins les desseins factieux,

D'autreis fes lou chin japo, eou pousta ves la lèbre,
Que va, mounto, devalo, et toujours dins la fèbre,
Revènt prochi soun jas per li lèissar la peou.

Quouro segue lou cours deis aigos leis pu bellos,
Vesito seis vergiers, seis jardins, seis pradèlos,
Seis cros que pourtarant de nouvellos meissouns.
Quouro vènt s'assetar eme leis bergeirettos,
Li conto quauquo novo, ause seis cansounettos,
Et pièi va prèndre un souem à l'oumbro deis bouissouns.

Vengu vièi, saup soufrir seis angouissos en sagi,
Souto la chaminèio ounte, dins soun bas iagi,
A vist dedins lou brès seis pèds enmailhoutas.
Per leis recoltos tènt lou compte deis annados,
Et ves, à soun entour, selon seis destinados,
Eme eou si faire vièis leis aubres qu'a plantas.

Anara pas bouigar eis terros ignourados,
A la merci deis vènts, deis oundos enrabiados,
Ce que naturo avaro a cacha de precious ;
Et recercara pas, per si rèndre hounourable,
De pus illustro fin, de sort pu desirable
Que de mourir au lie vounte sount mouert leis sious.

A l'abri, dins lou port, countèmplo leis tempèstos
Qu'abramado d'argènt et d'hounours et de fèstos,
Surlèvo l'ambicien per toujours s'enhaussa ;

Et voit, en un clin-d'œil, par un contraire échange,
L'un, déchiré du peuple, au milieu de la fange,
Et l'autre à même temps élevé dans les cieux.

S'il ne possède point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques
Où la magnificence étale ses attraits,
Il jouit des beautés qu'ont les saisons nouvelles,
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles
Qu'en ces riches lambris l'on ne voit qu'en portraits.

Crois-moi, retirons-nous hors de la multitude,
Et vivons, désormais, loin de la servitude
De ces palais dorés où tout le monde accourt.
Sous un chêne élevé les arbrisseaux s'ennuient,
Et devant le soleil tous les astres s'enfuient
De peur d'être obligés de lui faire la cour.

Après qu'on a suivi, sans aucune assurance,
Cette vaine faveur qui nous paît d'espérance,
L'ennui en un moment tous nos desseins détruit,
Ce n'est qu'une fumée ; il n'est rien de si frêle,
Sa plus belle moisson est sujette à la grêle
Et souvent elle n'a que des fleurs pour du fruit.

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où, loin des vanités, de la magnificence,
Commence mon repos et finit mon tourment !

Lou favouri dòu sort eme fierta si plaço,
Mai dins un vira d'ueil un autre lou descasso,
En esperant que siegue à soun tour debaussa.

S'es pas lou poussessour d'esteis meisouns tant richos,
S'a pas de galaries, de balcouns, de cournichos,
Ounte de la grandour aboundount leis atrèts,
Eou jouïs deis beoutas qu'ant leis sesouns nouvellos,
Soun ueil ves la verduro et de flous naturellos
Que dins leis beis salouns si vesount qu'en pourtrèts.

Crèse-me, luen dòu mounde acaben noueste viagi,
Et manjen noueste pan fouero de l'esclavagi,
D'aqueleis beous palais tout plens d'ambicious.
Quand lou souleou parèit ounte sount leis estèlos?
Leis barcos sount pas bèn prochi leis grosseis vèlos ;
Tout aubret nequeris souto un roure ourguihous.

Quand, flatas d'un espoir que toujour nous amuso,
Si sian mes à l'après de la favour troumpuso,
La jalousiè s'intrigo et si vian encalas.
O favour qu'es que sies ? Uno liquour que mousso ;
La flamado d'un lum qu'un pau de vènt amousso ;
Uno flous que passis, un fruit que s'es nebla.

Deserts poulits et gais, abri de l'inoucènço,
Ounte, luen deis grandours et de la mauvalènço,
Ai trouba lou repaus et siou plus tourmenta :

Vallons, fleuves, rochers, plaisante solitude ;
Si vous fûtes témoin de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement.

Roucas, boues et valouns, bel endrèt que Diou amo,
Se sias esta temoins deis soucis de moun amo,
A jamai siegues-vo de ma felicita.

MÈSTE SIMOUN ET SOUN AI.

—

Mèste Simoun, quihat sus la couet de soun ai,
Vènt dedins la fourèst pèr li far de varai ;
Estaco soun roussin à la premiero ribo,
Et pièi va rabaihar de que faire soun fai.
Entandòumens veicito ce qu'arribo :
Vo lou nous dòu bouier èro pas arresta,
Vo l'ai tirant tròup fouert, la brido aviè peta.
L'ase es un pau moussu sèns gèno,
Surtout s'es jouine et s'a de fuech,
S'escapo et dins lou boues courre la pretentèno.
Es eicito, es eilato, es pertout... es en luech
Per Simoun que lou cerco et n'a la cambo lasso.
Amount, avau, cènt còups l'home passo et repasso ;
Millo fes ves sa piado et vounte s'es viouta.
L'ai, l'on va saup, si viouto, si tirasso
Dre qu'ause plus lou fouit, ni cridar : i ! vo ja !

Que chale ! que bounhur ! quand, fouero de l'estable,
Pòut, sus d'un grand camin, libre, descaussana,
Leis quatre pèds en l'èr se coutigar lou rable !
Las de courre, Simoun a recours au brama.
Se l'èro apres ; souvènt (es quasi pas crouyable)
Per s'amusar bramavo, et l'ai li respoundiè,
Quand mi dias de la sympathiè !
Encaro, adounc, v'assajo ; bramo...
Pas rèn... bramo pu fouert à fèndre lou gòusiè.
Sus lou còup ves Tounin, que veniè far de ramo :
—Aurias pas vist moun ai?—Nàni, mai, sus moun amo,
Vèni d'en ausir un, toutescas. — Plet à Diou !
Dis Simoun, lou malhur es qu'aquel ase es iou.

TABLE

—

